



L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle



« Nati son temple » - Nicolas de Halier

Maître de la Loge de la Grande Loge de France
à la suite de la Grande Loge de France





« Bâtir son Temple »,
Nicolas de Flérier

L'Initiation

7/2 rés, Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie
Téléphone & télécopie :
(entre 9 h et 18 h)
01 47 81 84 79
yvesfred.boisset@papus.info

COP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Aude Ben-Moha

& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :

Jacqueline Encausse

Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Mehiel,

M.-F. Turpaud & Marc Bariteau

Conception graphique :

Aude Ben-Moha



L'Initiation est également
présente sur les sites web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.yvesfred.com
www.chez.com/crp

Les opinions émises dans les articles que
publie **L'Initiation** doivent être consi-
dérées comme propres à leurs auteurs et
n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des
manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas
rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Sommaire du n° 3/2007

Poème « Bâtir son Temple » en guise d'édito, par Yves-Fred Boisset (ou Jean-Elias Benahor) . . .	162
De la nécessité de vivre le sacré, par Christine Tournier	163
Les Fidèles d'Amour, par Gravitas	175
Après le départ de M. Chapas, par Philippe Dugerey	192
« L'Homme de désir » dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, par Robert Deparis	205
Le Maître, une nouvelle de Manuela Baur	210
Wagner ou la magie de l'opéra, par Marcel Mollé (suite et fin)	212
À la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier	220
Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française, par Denise Bonhomme (3 ^e partie)	230
Les livres et les revues	236
Bulletin d'abonnement	239
Inventaire des revues disponibles et sommaires 2006	240
Informations	III ^e de couverture



BÂTIR SON TEMPLE

L'homme vit en exil dans ce vaste univers
 Où les âmes tournoient au vent qui les déporte.
 Nous serons condamnés à marcher de travers,
 De ce pas incertain qu'on voit chez le cloporte,
 Tant que nous errerons dans le doute et la peur
 Et resterons bannis de notre vrai Royaume.
 Alors, pour échapper à ce monde trompeur,
 Nous imaginons Dieu ressemblant à un Homme.

Toute philosophie est Œuvre inachevée.

Un Temple fut construit sous le roi Salomon
 Par le fidèle Hiram, le génial Architecte.
 Doit-on voir en cela le projet d'un Mammon,
 D'un souverain jaloux qui d'honneurs se délecte,
 Et fallait-il vraiment que le Dieu des Hébreux
 Restât tel un otage en l'Arche mosaïque ?
 Trois mauvais compagnons, au destin ténébreux,
 Ont tué l'Architecte et le rêve hébraïque.

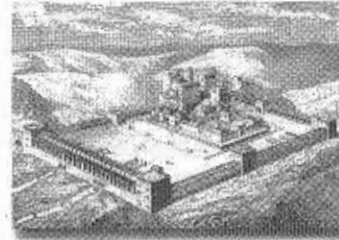
Ce temple est un témoin de l'Œuvre inachevée.

Le Temple véritable est en chacun de nous
 Et nous l'élèverons patiemment pierre à pierre.
 De douleurs en chagrins, notre orgueil se dissout
 Pour que s'entrouvre enfin la riante clairière
 Où nous seront rendus les merveilleux secrets,
 L'imprononçable mot, la langue originelle.
 Nous renaîtrons un jour à ces mondes sacrés,
 Retrouvant la Parole et le Vie éternelle.

Notre temple sera le Grand Œuvre achevé.

Jean-Elias Benahor

Par Christine Tournier



Il ne s'agit pas ici de considérer la notion de sacré dans sa dimension psychologique, sociale, anthropologique, philosophique ou psychanalytique, mais dans ce que ce mot évoque pour des chercheurs, des chercheurs qui vont sur le chemin initiatique et spirituel.

SACRÉ ET PROFANE

Le terme de « sacré » vient du latin « sacer », mot ambivalent puisqu'il signifie tout ensemble sacré et saint, ce qui « appartient à un domaine séparé, interdit et inviolable » dit le Petit Robert. C'est ce qui est saint, « tabou », entraînant la vénération, « digne de respect absolu », intangible, secret : chaque être peut et doit être un individu sacré. Ainsi, nous pouvons y associer immédiatement le terme de « numineux »⁽¹⁾ créé par Rudolf Otto puisque nous évoquerons, à partir du sacré, le surnaturel, le mystérieux, ce qui échappe à la règle humaine, voire inquiétant tout ensemble que fascinant. C'est par le sacré que le mystère va pouvoir être ritualisé et que la conscience va percevoir le monde comme manifestation du divin.

Depuis la nuit des temps, les peuples ont pratiqué des rites sacrés pour apprivoiser les dieux : Jean-Jacques Wunenburger le dit bien dans son « Que sais-je ? » sur Le sacré : « ... les rites sacrés sont essentiellement des rites de relation et de conciliation avec le divin, et cherchent plutôt à changer l'ordre du monde humain, avant d'accéder ou de participer aux puissances surnaturelles ». Mais cet aspect restrictif du sacré doit être étendu.

Le profane – dont le mot ne date que de 1228 en France – vient de « profanum », « ce qui se tient devant le temple », « hors du temple » (sachant que chaque homme est un temple en lui-même). C'est l'étranger au secret, à l'initiation, à la connaissance sacrée. Le profane serait de l'ordre du passif, de la soumission au monde des apparences, et le sacré de l'ordre de l'actif, de l'acceptation des lois cosmiques non réductibles aux seules lois humaines. C'est à partir de cet aphorisme qu'intervient le mode par lequel un initié – au sens le plus large du terme – va considérer les autres êtres et tout le Vivant.

Le sacré est léger, spirituel ; c'est le soi, hors du temps et de l'espace, la plénitude tout ensemble que la vacuité. Le profane est lourd, sentimental ; c'est le moi, dans le temps et dans l'espace, la durée, le relatif.

Le sacré c'est la permanence essentielle, la beauté incluse dans la totalité de ce qui est, le Religieux (c'est-à-dire la relation avec le divin et non la religiosité faite de coutumes, de croyances, voire de crédulité). Il ne faut pas en effet confondre le folklore (de l'ordre des habitudes populaires, plus ou moins festives), les coutumes (pratiques collectives plus ou moins réifiées) et la Tradition où s'établit la transmission, non seulement du savoir mais de la Connaissance, une et universelle, au-delà de tout dogme ; les deux premiers sont de l'ordre du profane, la troisième est de l'ordre du sacré, du supra humain selon René Guénon dans *Initiation et réalisation spirituelle*. Ce terme de supra humain apparaît bien significatif de la capacité qu'a l'homme d'accéder à un domaine qui le magnifie, l'exalte, le grandit, le sublime, et qui est celui du sacré. Ce sont nos habitudes qui nous enferment, nous occultent l'essentiel et accentuent nos pathologies, notre ignorance, notre lourdeur, notre littéralité au niveau de la matière non spiritualisée. Le profane c'est donc l'éphémère, le transitoire, le séculier ; la Tradition, elle, se réfère au sacré. L'amour d'un couple a une dimension profane – physique, psychologique, affective, intellectuelle, etc. – certes, mais il peut aussi avoir une dimension sacrée ; tous ces aspects sont magnifiés par *Eros* ⁽²⁾ et *Agape* ⁽³⁾ réunis.

OMNIPRÉSENCE DU SACRÉ

Dans la civilisation indo-européenne existait une prostitution sacrée, qu'il s'agisse des Mystères de la Grande Déesse (Ishtar, Mylitta, Anaitis, Aphrodite, Athagatia) ou des rites magiques opératifs des prêtresses, par exemple en Égypte, en Perse ou dans les Pays Nordiques. Sur toute la planète existent des danses, des célébrations et des fêtes sacrées qui établissent un lien magique avec la divinité. Nous connaissons les hétaires ⁽⁴⁾ extrême-orientales, avec postures magico-rituelles et incarnation de la Déesse. En France, le caractère de royauté n'était acquis que par une longue cérémonie qui durait deux jours, pour imprimer un caractère sacré à la fonction royale, et ce à compter des Capétiens. Et les différentes Églises ont institué des sacrements (le terme parle de lui-même) pour l'élévation de leurs « fidèles ».

Nous pouvons résumer cette mise en parallèle en disant qu'une fleur arrachée est une fleur profane, profanée, et une fleur cueillie est une fleur sacrée.

LA VIE EST SACRÉE

Parler du sacré et du profane n'implique pas une vision manichéenne, qui mettrait constamment en regard et en opposition les deux termes. Il est finalement plus aisé de parler essentiellement du sacré, le profane n'étant évoqué qu'en rapport de complémentarité ou de différenciation puisque ce qui nous intéresse c'est davantage le caractère sacré de la vie dans et hors de nous-mêmes. *Yesod* ⁽⁵⁾, dans l'Arbre des Sephiroth, donne naissance aux premières vertèbres « sacrées » : *Yesod* symbolise, en effet, la vie sexuelle, c'est la neuvième *Sephira* qui marque le niveau de la jouissance physique mais aussi de la réjouissance du cœur.

Dans chaque religion – au sens le plus large du terme – il existe un enseignement exotérique et un enseignement ésotérique destiné aux adeptes, de caractère sacré, tout comme dans le soufisme de la religion musulmane, la gnose de la religion chrétienne, la kabbale de la religion juive, le vajrayana tantrique du bouddhisme tibétain, mais aussi dans les degrés au-delà du 33^e des rites de Memphis Misraïm... dont le but essentiel est la CONNAISSANCE. C'est à ce niveau que se situe le travail de « guérison ». Mythes et légendes accompagnent ces enseignements, en réalisant une dramaturgie du cheminement de chacun d'entre nous et de sa quête, à travers l'intermédiaire que représente le héros auquel nous nous identifions.

ABOLITION DE L'EGO

La notion de vacuité prend ici toute sa dimension. Elle exprime la non existence intrinsèque des phénomènes qui peut permettre de prendre de la distance par rapport à toutes les manifestations de la Vie, amorçant ainsi le processus de lâcher prise, qui permet la diminution de la souffrance et la transformation de son destin. Les « agrégats » de la conscience tendent alors vers la plénitude, sachant que l'on ne parviendra certainement pas à l'état de Grand Initié, d'Éveillé, de Connaissance parfaite.

L'aspiration au sacré est le processus même de la transformation de soi en

vue de l'obtention d'un résultat. L'état de dualité intérieure engendre la névrose et ce n'est que dans la réconciliation des contradictions, dans l'unification de soi, dans l'Un, que le processus de guérison peut être enclenché, sachant que le sacré est nôtre, nous habite et – pourquoi pas ? – nous hante. Car la dualité, création fantasmagorique du mental, oppose le rationnel à l'irrationnel, le visible à l'invisible, et crée en soi une faille, une fracture réductrice de l'être, et donc du sacré de l'être.

Dans le sacré, le moi s'abolit dans la contemplation, voire l'adoration, tout au moins la mise à distance respectueuse en même temps que l'in-corporation. Dans le profane, le moi est essentiel et prend toute la place, occultant ce qui pourrait être d'une autre essence : c'est lui qui contribue à nos souffrances et à nos maladies.

Nous ne disons pas que le sacré est supérieur au profane, mais plutôt qu'il permet un élargissement infini de la pensée, dans un détachement plus ou moins accentué de la matière profane, sachant que celle-ci est nôtre, fait partie intrinsèque de notre vie, et sert souvent de point de départ à nos aspirations vers des sphères plus « divines ». En réalité, tout peut revêtir un caractère sacré : un objet, un geste, une parole... si nous les chargeons de cette dimension, si nous les inscrivons dans la quête spirituelle. Nous pouvons donc, à chaque instant, sanctifier notre vie, l'alléger. Nous avons des ailes mais nous ne les voyons pas, tant notre regard est tourné vers l'illusoire et le banal.

UNE AUTRE DIMENSION

Sacré ne signifie pas élitisme : n'est pas « élu » celui qui a accès au caractère sacré des êtres et des choses. C'est un espace intérieur qui s'élargit pour regarder le monde dans une quatrième dimension qui donne une signification autre que littérale, immédiate, s'adressant à nos seuls sens. Nous attribuons au Vivant, de façon spécifique ou globale, un caractère symbolique et mystique, un respect infini pour toutes choses. C'est ce que les Maîtres de tous temps atteignent en plénitude dans l'état d'Éveil, dans l'extase mystique. C'est ce que Vincent de Paul, Gandhi, Mère Teresa, l'Abbé Pierre, pour citer des exemples familiers, faisaient de leur vie en attribuant un caractère sacré à la non violence, au don de soi. C'est aussi le cas d'im-

menses artistes comme Bédart pour la danse, Rossetti pour la peinture, Gracq pour la littérature, Debussy pour la musique, pour lesquels l'art ne peut être que sacré... et je ne parle pas de l'art lui-même dit sacré ! C'est certainement ce que nous devons faire de notre propre vie, en choisissant de considérer le Vivant comme une manifestation permanente du Divin.

Une femme trop belle, trop pure en sa beauté est « intouchable », elle échappe au désir ; elle se voit donc investie d'un caractère sacré. Cet exemple montre combien le désir (et le « non désir » qui n'est pas absence de désir mais désir inversé) est important à considérer dans nos rapports avec les autres. Il s'agit ici du désir de possession, d'accaparement, de l'égoïsme et de l'avidité. Nous savons qu'il est un autre désir, celui que nous avons de Dieu, qui nous anime dans notre recherche, qui nous permet d'échapper à la lourdeur de l'avoir pour la transparence de l'être, celui qui va d'amble avec la sacralisation de tout ce qui est émané de Lui.

Est sacré ce qui dépasse, transcende, exulte la compréhension ordinaire et s'accorde avec les activités spirituelles. Nous pouvons distinguer une quantité infinie de sacralisations. En voici quelques unes :

- Le temps sacré, avec le calendrier, les fêtes qui tiennent compte, par exemple, des phases de la lune, des équinoxes, des solstices, etc.
- Les jeux, comme les échecs, le jeu de l'oie, la marelle (labyrinthe initiatique), le cerf volant (l'âme en Chine), la corrida (descendante du culte celtique du taureau)... qui peuvent devenir de réels psychodrames divins.
- Les rites, comme les tournois, les cultes, les sacrements, les initiations... Le rituel sacré permet aux participants d'être en phase avec la vibration du pouvoir créateur. Et le sacrifice, qui sacralise la victime, établit un lien très fort avec le divin. Nous en avons maints exemples comme celui d'Abraham, les meurtres sanglants des Aztèques, les offrandes de fleurs, d'animaux, de jeunes filles pubères, etc., mais aussi, tout simplement, la messe chrétienne.
- Les lieux sacrés comme les centres du monde (Mont Mérou, Mont Kalash des Tibétains, Mont Sumbum des peuples de l'Oural, Mont Olympe des Grecs, Naos, croisée du transept des églises, les temples, les mosquées, les synagogues... et tout endroit que l'on consacre comme tel.
- La géographie sacrée qui permet de délimiter des espaces de vibration

extra-ordinaire, des lieux de concentration d'énergie spirituelle.

- La géométrie sacrée, qu'il s'agisse de celle de Pythagore ou du nombre d'or connu des Égyptiens.

- L'art sacré des fresques des tombeaux égyptiens, celles des bâtiments religieux, les totems africains... Les allégories, les symboles, les images...

- La parole sacrée, celle du verbe, du *Logos*, des Livres (tels *La Bible*, le *Mahabarata*, le *Livre des Morts* égyptien, le *Bardo Thodol...*), les prophéties. C'est ainsi que l'herméneutique permet d'interpréter à différents degrés les textes, les symboles et les phénomènes, pour trouver leur sens secret et sacré.

- Les nombres et les lettres sacrés de la Kabbale, des Sephiroth, les mots sacrés des Francs Maçons et autres initiés, et de tant de civilisations à travers les âges.

- Et, bien évidemment, les multitudes d'objets « chargés » psychologiquement et magiquement. Nous évoquerons ici seulement pour mémoire, sans nous y attarder car tel n'est pas notre propos, les tabous et les interdits ; ceux-ci se fondent particulièrement sur le numineux « *tremendum* », et la transgression peut alors être punie de mort car elle ébranle les fondements sociaux qui soudent les membres du groupe.

Un objet est donc sacré par l'importance symbolique qui lui est attribuée et par les connotations qui l'accompagnent : pain, eau, encens, tormas⁽⁷⁾, la lumière d'une bougie, le bleu d'une voûte étoilée, les points cardinaux, les signes du Zodiaque, tout ce qui peut revêtir un caractère universel. Certes, un réfrigérateur peut revêtir un caractère universel, mais il apparaît peu probable qu'on lui attribue un caractère sacré ! Il représente trop l'accumulation, le quantitatif, le profane, voire le vénal, l'ordinaire, l'infra-humain⁽⁸⁾. Il n'est qu'un moyen et non un but. Le sacré ne condense en effet pas la lourdeur mais la fluidité d'être.

LA CONNAISSANCE

Le sacré renvoie au Mystère. Le rituel permet à l'esprit d'agir au travers des initiés. Dane Rudhyar écrivait : « *Chaque instant est au commencement de la création pour celui qui vit selon le sacré, en accord avec lui.* » Appréhender le sacré demande donc disponibilité et recherche tranquille de ce qui est celé, la volonté étant abolie, non pour devenir passivité mais réceptivité totale

à la Connaissance. Cela va bien au-delà de la neutralité bienveillante de Freud. Dans le sacré, le corps et l'esprit sont réconciliés, harmonisés, complémentaires, car tous deux sont au service de ce que l'on pourrait nommer l'anima, la part la plus subtile de l'être.

Le plus sacré est souvent le plus caché, le plus essentiel, le plus secret, le plus intérieur. Toute rituel est la mise en évidence de la dimension sacrée de la rencontre. Elle peut aider à une vision du monde dans le sacré qui demande tout à la fois une purification intérieure et un élargissement de l'être disponible à toute manifestation comme étant de l'ordre du divin. Ce n'est plus alors simplement une idée que l'on se fait des choses mais une attitude globale par rapport à ces choses, une considération, un respect empreint de fascination tranquille, voire d'émerveillement, tel le ravi de la crèche.

L'ÊTRE ET L'ESPRIT

Mircea Eliade, dans *Le sacré et le profane*, écrit : « *En manifestant le sacré, un objet quelconque devient autre chose, sans cesser d'être lui-même, car il continue de participer à son milieu cosmique environnant.* »

Prenons comme exemple la pierre non dégrossie : elle est considérée comme abri des esprits ou des dieux (pierres tombales chez les primitifs, Commandements de Dieu sur les Tables de la Loi, mani⁽⁹⁾, chorten⁽¹⁰⁾, stupa... Les pierres non taillées existent à Stonehenge comme dans les jardins Zen, dans les temples maçonniques comme dans les murs de mani tibétains.

La pierre est la résultante de l'union du ciel et de la terre. Elle est symbole de vie, de cette vie que l'on forge, que l'on façonne, que l'on polit, et qui revêt donc un caractère sacré, comme toute vie, de tout être humain, de tout animal, de toute plante, de toute chose. Cette pierre précieuse lovée au cœur de chaque être c'est ce que la médiation du rituel va faire lentement sortir de sa gangué. Telle la pierre philosophale des alchimistes.

La pratique de la méditation, « *quiétude durable de l'esprit* », entretient la discipline de l'esprit et permet une meilleure ouverture à la compréhension,

tant de l'autre que des phénomènes. Cela développe l'écoute de la « résonance » des paroles prononcées par l'autre, sans projection ni transfert.

LE SACRÉ DONNE SENS

Une pierre levée est une simple pierre levée, éventuellement une œuvre d'art, mais elle peut être aussi un symbole, le lieu de manifestation d'un rituel qui lui attribue une signification tout autre, d'intermédiaire, de médiateur, de voie de correspondance, de lien subtil entre l'homme et le « divin ». Il en est de même pour un être vivant : on le croise avec attraction, répulsion, indifférence, mais s'il est regardé dans sa dimension sacrée, ces trois « freins » à la Connaissance vont vite se dissoudre. L'imaginaire – c'est-à-dire la capacité de s'arracher au littéral pour appréhender une autre réalité que le monde des apparences, ce qui est exactement le contraire du fantasmatique et de l'illusoire – est sans aucun doute le fondement du sacré et tout objet peut devenir hiérophanique, signe mystérieux du divin.

L'eau, élément sacré entre tous (et nous sommes constitués essentiellement d'eau), tire son origine du sol, puis du ciel après évaporation, pour revenir au sol sous forme de pluie, élaborant un cycle permanent de régénération. Dès les premières lignes de la Genèse, on lit que l'Esprit planait sur les eaux. Les sources vont donc être particulièrement objets de culte et détenir une valeur sacrée, mais aussi les lacs, les confluent, les puits, les rivières...

Les montagnes, les arbres..., tout ce qui vit, peut signifier, en tel lieu du monde et à telle époque, tel lien avec les dieux. Le sacré est bien un regard intérieur, un état que l'on éprouve, une dimension que l'on donne, une valeur associée à tel être, à tel animal, à tel élément, porteurs de ce sens sacré. Sans cela, aucun enseignement vrai n'est possible, aucune transmission, aucun Éveil, aucune Connaissance : l'homme demeure dans l'obscurité, l'ignorance, l'illusion, le savoir intellectuel, les modes inconscients de défense, la réification du même.

Un animal revêt un caractère sacré quand il représente autre chose que sa simple animalité : la vache de l'Inde, le jaguar du Pérou, l'éléphant d'Afrique, par exemple. Bien d'autres animaux représentent la suprématie (force, rapidité, agilité, fécondité...) tels le cheval, le cerf, le mouton, le taureau, l'aigle

(ces deux derniers représentant, d'ailleurs, avec le lion, trois des évangélistes sur quatre), le serpent, certains oiseaux..., pour leur beauté, leur force, leur intelligence... qui les rendent autres, qui les sortent de leur état de « bêtes » pour en faire des intercesseurs « divins », synecdoques sacrées où l'homme se projette dans une mise en abîme vertigineuse.

NÉCESSITÉ DE LA TRANSMISSION

Le nombre d'or permet de sacraliser toutes les constructions, de leur donner une dimension spirituelle qui dépasse la simple adjonction de pierre, de bois ou de métal. C'est une autre construction qui demande que ceux qui ont participé à l'édification possèdent une vaste connaissance autre que profane, acquise progressivement. Nous voici dans l'enseignement initiatique qui aide à l'appréhension du sacré grâce à la transmission de la tradition. Ainsi, le chiffre est profane, horizontal, temporaire ; le nombre est sacré, vertical, spirituel. Nous savons l'importance des nombres dans toutes les traditions, maçonniques ou autres, ainsi que dans l'inconscient et les rêves.

Nous savons aussi la valeur d'un lieu clos – caves, grottes et cavernes – c'est un endroit scellé, protégé. Le lieu sacré du mandala est rendu tel par le regard et la pensée de celui qui le contemple et qui s'y perd : le mandala délimite une surface consacrée, préservée des forces de désagrégation. L'espace sacré du temple est une re-création du monde dont le centre est le Naos. L'espace peut-être déjà sacré d'un cabinet de méditation est une mise en tacet du temps et de l'espace, dont l'impétrant devient provisoirement le centre. Le temps sacré échappe à la durée pour s'inscrire dans l'éternité. Le réel se substitue à la réalité.

Le religieux, le rituelique, le cérémonieux, ne sont que des aspects extérieurs, la manifestation du sacré, qui, lui, se trouve inscrit en chacun de ceux qui sont habités au quotidien par lui. Tous les gestes ritueliques ont un caractère sacré car ils condensent l'énergie de l'égrégore⁽¹⁾ que constituent ses membres unis dans le même esprit puissant de dépassement progressif de l'ordinaire, de l'immédiat, du quotidien, le même esprit de transcendance du banal.

Celui qui accomplit un rituel sacré n'est plus seulement acteur de la représentation, il en est partie intégrante : le sacré n'est pas hors de lui mais se

manifeste par lui, avec lui et en lui, à travers lui. Dans une cérémonie, la relation triangulaire rituel / Autre / égrégore, possède un caractère sacré nécessaire à la dynamique de conscientisation.

C'est pourquoi le « secret » est une connaissance qui ne peut être révélée aux « disciples » que par ceux qui la détiennent. Ainsi, les secrets d'architecture se transmettaient de maîtres à compagnons, selon la tradition. Ainsi, les secrets des initiés de tout temps et de tout lieu se transmettent progressivement, de degré en degré, aux disciples.

SACRÉ ET RELIGIEUX

Il ne faut pas confondre religieux et sacré. Il ne s'agit pas du même seuil d'éveil tant vis-à-vis de son microcosme intérieur que vis-à-vis de l'Univers. Le religieux, lui, implique l'individualité, l'ego, le différencié, de l'homme au divin. Le sacré, lui, fonde l'homme dans le divin, il abolit l'individu, non pour le perdre mais pour l'entraîner, le happer, l'absorber, à un niveau d'être plus ample, plus vaste, plus clair, plus libre. C'est la spirale ascendante du cherchant authentique

TOUT EST VIBRATION

La musique et les sons (bruits des pas, cantiques, mantras, hymnes, psalmes, percussions, cris d'animaux, canne frappant le sol, batterie...) tiennent une place privilégiée dans l'expression du sacré puisqu'ils sont tout à la fois une enveloppe et une imprégnation, un tissu nourricier. Or, la musique dite déjà sacrée comporte de grandes partitions inspirées par le caractère divin de la vie et qui n'ont pas besoin de s'annoncer comme telles pour être vécues comme osmose avec la transcendance.

Toute parole peut être sacrée si elle exprime celle de l'Esprit qui est hors de nous peut-être, en nous sûrement. De toute façon, tout est vibration : l'essentiel est de trouver le bon rythme de vie de chacun pour qu'il vive en accord avec lui-même, en harmonie, en justesse, et donc dans l'absence de souffrance. L'univers tout entier vibre en sa rythmique logique interne.

Nous sommes faits de chair et d'esprit, et notre dimension la plus sacrée est

celle où l'esprit prime sur le charnel, qu'il imprègne, investit. L'éternité remplace le temps, l'infini remplace l'espace, et l'homme n'est plus seulement situé dans l'immédiateté de sa vie quotidienne et éphémère, mais dans la permanence d'une vie à laquelle il accède par le sacré. Le sacré permet d'échapper à notre solitude apparente pour communier tant avec les autres êtres qu'avec le divin. Il permet aussi d'aller au-delà de la mort terrestre, de dépasser ses dualités par une forme de transfiguration, de lente transformation, lumineuse transmutation. Il permet enfin une lecture plus complexe, moins littérale du monde manifesté – ou non manifesté – dans lequel nous sommes provisoirement incarnés.

QUALITATIF ET QUANTITATIF

Le sacré se découvre difficilement dans le quantitatif, attribué au profane, voire au vulgaire, mais essentiellement dans le qualitatif. René Guénon, dans *De la quantité comme signe des temps*, parle du 20^e siècle (nous en dirions tout autant de celui qui commence) comme celui de l'accumulation, de la consommation, de ce qui banalise l'extraordinaire, l'original, standardise l'exceptionnel, désacralise l'unique, profane et réduit le rare...

Accéder au sacré demande un grand effort de désencombrement du mental et de l'affect, une disponibilité de l'esprit s'ouvrant sur une autre dimension (par le chakra ⁽¹²⁾ du haut...). Ceci en dehors de toute doctrine spirituelle ou religieuse, mais dans une véritable transmission de caractère rituel et initiatique, qui peut exister simplement de père à enfant, ou d'ancien à plus jeune (et le nombre des années n'entre pas en ligne de compte), et, d'une certaine façon, de thérapeute (quand il abolit son ego) à patient. Un thérapeute qui serait dans la toute-puissance ou dans la prétention – la pré-tension – et non dans l'amour et la compassion, n'obtiendrait rien, ni pour lui-même, ni pour l'autre.

LOURDEUR ET LÉGÈRETÉ

Nous terminerons sur l'image du caillou qui fait des ronds dans l'eau. Le caillou est matière lourde, monde profane, mais c'est à partir de lui que se fait l'élargissement des ronds dans l'eau, de plus en plus grands, de plus en plus amples, de plus en plus flous, de plus en plus aériens et légers.

C'est cet élargissement en nous, à partir du palpable, de l'ordinaire, du quotidien, qui nous permet d'appréhender le sacré, d'aspirer à une légèreté de l'être qui nous porte vers l'Esprit.

⁽¹⁾ Numineux vient du latin « numen » qui signifie la puissance agissante du divin, la volonté divine qui nous dépasse. Le numineux est donc la structure émotionnelle du sacré, c'est-à-dire le sentiment qu'a la conscience humaine de l'Invisible, tout ensemble merveilleux et terrifiant.

⁽²⁾ Eros était le dieu de l'amour humain en Grèce. Son nom désigne, chez Freud, les pulsions de vie opposées à celles de mort (Thanatos).

⁽³⁾ Agapè représente, lui, l'amour « divin », c'est-à-dire suprême.

⁽⁴⁾ Hétaïre : courtisane sacrée dans la Grèce Antique.

⁽⁵⁾ Yesod est la lettre qui, dans l'Arbre des Sephiroth de la Kabbale juive, correspond au Fondement, au lien direct avec l'inconscient collectif de l'humanité. Et c'est la lune qui la gouverne.

⁽⁶⁾ Le Karma est l'ensemble des existences individuelles et collectives dont les actes entraînent des conséquences, les causes étant toujours suivies d'effets. C'est ainsi que, au cours des réincarnations, nous accumulons un certain nombre de positif et de négatif. Le travail thérapeutique peut contribuer à modifier ce karma puisque nous pouvons choisir, à chaque instant, de nous transformer et ne nous approcher de l'Éveil.

⁽⁷⁾ Les tomas sont des sortes de gâteaux constitués de beurre et de farine, fabriqués dans un but votif et décorés de couleurs vives. Ils peuvent durer sans altération plusieurs années.

⁽⁸⁾ L'infra-humain est le sous-humain, ce qui infirme l'homme, le rabaisse, l'entraîne vers le mal, la souffrance, les passions, l'avidité, l'ego. A contrario, le supra-humain est ce qui élève au-dessus du caractère humain : c'est le Soi, la dimension de notre être qui nous conduit vers notre propre dépassement et qui permet au bouddha qui sommeille en nous de s'éveiller et de se manifester ; c'est le travail que nous accomplissons, chacun selon ce qu'il est, de vie en vie, tout au long du Samsara.

⁽⁹⁾ Mani : pierres votives de différentes tailles, gravées de mantras, c'est-à-dire de paroles sacrées que l'on prononce un grand nombre de fois, accompagné de son mala, chapelet à 108 grains que possède tout bouddhiste.

⁽¹⁰⁾ Stupa (sanskrit) ou chorten : monument bouddhiste, souvent reliquaire, commémoratif ou funéraire, construit de différentes tailles, et revêtant un caractère sacré.

⁽¹¹⁾ L'Égrégoire désigne une entité, une sorte d'être collectif constitué par une assemblée. Le mot vient du grec « veiller ».

⁽¹²⁾ Chakra : ce sont les centres d'énergie subtiles du corps (en sanskrit, cela signifie « roue ») qui correspondent à des organes spécifiques. Au nombre de 7 principaux, celui « du haut » se situe au sommet du crâne (lieu du lotus aux mille pétales) d'où « l'âme », la conscience, s'échappe au dernier soupir (Powa) avant de se rendre dans l'espace-temps intermédiaire entre deux incarnations, le Bardo.

Par Gravitas



« Tout ce qui est glorieux sera recouvert d'un voile », Isaïe.

« Ô vous qui avez l'intelligence saine, considérez la doctrine qui se cache sous le voile de ces vers mystérieux », Dante. J'ai choisi d'écrire aujourd'hui sur les Fidèles d'Amour car une réflexion sur ce sujet, à la croisée de différentes traditions, ne peut que nous interpeller, nous, spiritualistes et chercheurs.

L'étude de ce thème est assez récente (dans les années vingt) bien que l'œuvre de Dante, figure emblématique des Fidèles d'Amour, ait déjà fait l'objet de différentes études depuis le XIX^e siècle.

Ce sont surtout l'Italien Luigi Valli en 1928 puis l'incontournable René Guénon au début des années 50 qui ont étudié cette organisation. Toutefois, la difficulté, et d'ailleurs l'intérêt de ces études, tient au fait que l'on dispose d'une œuvre littéraire et poétique conséquente soumise à notre sagacité par les Fidèles d'Amour, alors qu'il n'existe aucun document témoignant de leur organisation en tant que société ésotérique.

Toutes les hypothèses sont alors possibles et la Prudence, vertu cardinale, sera de bon aloi afin d'éviter les égarements.

Ce thème a déjà été traité ou abordé par des auteurs éminents et je ne m'engagerai pas sur la voie de l'encyclopédisme. Je préfère, peut être maladroitement mais de façon plus personnelle, laisser parler mon cœur, puisque tel est le sujet.

Mon modeste article se limitera à vous présenter ce que j'ai retenu des Fidèles d'Amour en abordant successivement le contexte politique et religieux qui prévalait en Italie au XIII^e siècle, puis les Fidèles d'Amour en tant qu'organisation sous les aspects exotérique et ésotérique, ensuite nous remonterons aux sources de leurs influences, et enfin nous nous rendrons sur des Terres de rencontres. Dans une seconde partie, je développerai deux aspects qui me tiennent plus particulièrement à cœur, la transmission de la Tradition et la mystique de l'Amour.

L'époque qui a vu l'apparition des Fidèles d'Amour correspond à une période de mutations et d'incertitudes. Alors que la situation apparaît florissante sur le plan économique, des enjeux de pouvoirs déchirent l'Italie entre luttes sociales et guerres régionales. Au centre de la tourmente se retrouvent les problématiques du rôle de l'Église ainsi que de la relation des papes avec le pouvoir tant politique que financier.

Florence, où Dante naquit en mai 1265, était en voie de devenir la plus puissante cité de l'Italie centrale et l'une des plus considérables de l'Occident chrétien. Dès 1250, un gouvernement communal, imposé par les forces associées de la bourgeoisie et de l'artisanat, avait mis fin à la suprématie des maisons nobles.

Deux ans plus tard étaient frappés les premiers florins d'or qui allaient devenir, et pour trois siècles, les dollars de l'Europe marchande.

Les banquiers florentins sont portés au premier plan par les événements liés au conflit entre la papauté et les Hohenstauffen, dont l'écho retentit à travers le poème de Dante. Aux prises avec Frédéric II d'abord, puis avec son fils naturel Manfred, les papes qui se succédèrent à cette période firent en effet des Florentins les agents financiers de la politique anti-impériale qu'ils poursuivaient, en raison essentiellement de leur bonne implantation de grands marchands en France et en Angleterre. L'Église n'offrit pas seulement de formidables occasions d'enrichissement et d'expansion aux banquiers florentins, elle leur fournit aussi un réseau et un soutien qui ne leur firent jamais défaut au cours des décennies qui suivront. Contrairement aux marchands vénitiens, soutenus dans leur implantation par la puissance de la République, les succursales des compagnies florentines s'installaient de préférence là où elles pouvaient s'épanouir à l'ombre du pouvoir ecclésiastique. Par ailleurs, à l'époque du Pape Boniface VIII (1294-1303) toutes les grandes banques florentines participaient à la gestion des finances de la papauté.

De cette lutte d'influence devait naître le conflit entre les Guelfes, acquis à l'autorité temporelle des papes, et les Gibelins, défenseurs de la primauté politique des empereurs. Les Guelfes allaient se diviser un peu plus tard en Noirs et Blancs.

L'attitude de Boniface VIII à l'égard de Florence reposait sur le fondement théorique de la suprématie du souverain pontife au spirituel et au temporel sur tous les peuples et rois de la Terre, suprématie qu'il proclamera bientôt dans sa bulle *Unam Sancta*, au fort de sa controverse avec Philippe le Bel,

à propos de l'imposition du clergé par le roi. En cela, il se rattachait à une tradition théocratique désormais séculaire, même si, à son époque, le conflit de pouvoir ne se jouait plus avec l'institution impériale, mais avec les États nés sur la marge ou les ruines de celle-là.

En effet, le geste du couronnement de Charlemagne impliquant la bénédiction de l'Église, donnait sa validité au titre impérial mais attribuait également à l'Empereur un caractère sacré, en faisant acquérir à celui-ci une dimension spirituelle qui le mettait au même niveau que le Pape et l'autorisait à prendre part aux affaires religieuses. Puis, avec Othon le Grand, roi de Germanie et roi d'Italie, la vision carolingienne d'une suprématie de l'empereur sur le pape pour le plus grand bien de l'humanité resurgit. L'année même de son couronnement, Othon 1^{er} confirmait les papes dans leurs possessions italiennes, mais s'arrogeait le droit de s'assurer que les élections pontificales se dérouleraient conformément au droit canon. À partir d'Henri IV commence une période de conflits avec la papauté qui en un demi-siècle, de Canossa (1077, d'où l'expression « *aller à Canossa* ») au concordat de Worms (1122), aboutira au rétablissement de l'autorité de l'Église impliquant son autonomie dans l'élection du pape et la nomination des évêques. Le pape Grégoire VII (1073-1085), réformateur issu de Cluny, voit dans la suprématie de l'Église sur tout pouvoir terrestre la seule garantie pour la pleine manifestation de son magistère. Le pape peut donc excommunier et déposer le monarque, s'il estime que celui-ci est un obstacle pour le salut de ses sujets. La tiare, sorte de casque surmonté d'une couronne, symbolise cette souveraineté universelle que le pape s'octroie.

La bulle *Unam Sanctam* (1302) apparaît donc comme la dernière expression de la théorie pontificale. Le pape, vicaire du Christ, dispose d'une double autorité, spirituelle et temporelle : les deux glaives.

Ces quelques considérations semblent indispensables afin de mieux appréhender le contexte historique qui nous intéresse, mais elles peuvent aussi mieux nous éclairer sur l'évolution ultérieure des relations des papes et du pouvoir.

Les liens que l'Église noue avec l'argent à cette période deviennent progressivement plus forts et plus nombreux. Mais finalement, loin de consolider sa suprématie sur les puissances terrestres, ils ne lui apportent que le déclin de son autorité spirituelle et sont la cause première de son affaiblissement temporel.

Comme un grand principe de la nature veut que toute action entraîne une

réaction, celle-ci s'exprime sous deux formes : d'une part des hérésies ou qualifiées comme telles par l'Église, d'autre part la dissidence franciscaine. Car à l'intérieur même de l'Église des voix s'élèvent pour déplorer et accuser. C'est le rôle que s'attribue l'aile rigoriste du mouvement franciscain impitoyablement persécutée du reste par les papes les plus liés à l'argent, Boniface VIII et Jean XXII.

C'est aussi à cette période qu'une organisation apparemment à vocation littéraire et poétique voit le jour ou, devrais-je dire, la Lumière.

La présence d'un mouvement littéraire, les *fedeli d'amore*, est attestée au XII^e siècle essentiellement en Italie, mais aussi en Provence et en Belgique. Mouvement littéraire, en apparence, car sont parvenus jusqu'à nous des poèmes de Guido Cavalcanti et de Jacques de Baisieux ainsi que l'œuvre magistrale de Dante. Tous exaltent un amour quasi mystique pour une Femme mystérieuse. Voici donc pour l'aspect exotérique qui suffirait à classer ce mouvement dans la lignée de l'amour courtois ou l'amour sublimé du *fin'amor* des troubadours.

Or, la particularité du style employé au bénéfice d'un symbolisme puissant, des allégories et évocations plutôt troublantes intriguèrent certains auteurs. Cela les incita à rechercher si la littérature ne constituait pas un voile qu'il fallait soulever, comme nous le suggère Dante.

Si l'ésotérisme des *fedeli d'amor* a été décelé au milieu du 19^e siècle par Rosseti, son étude a été plus particulièrement approfondie à partir des années vingt par Valli, Guénon et Eliade.

Il en ressort que les Fidèles d'Amour constituaient certainement une organisation secrète et spirituelle ayant pour but le culte de la « Femme unique » et l'initiation dans le mystère de « l'Amour ». En fait, on ne connaît rien de leurs rites initiatiques mais ils devaient exister, parce que les Fidèles d'Amour constituaient une milice et tenaient des réunions secrètes.

Tous utilisaient un langage caché, le *parlar cruz*, afin que leur doctrine ne fut pas accessible à la *gente grossa*, comme le suggère Jacques de Baisieux dans un poème : « ... on ne doit pas révéler les conseils d'Amour, mais qu'on les cache bien soigneusement... »

Leurs symboles et signes ne sont pas sans rappeler ceux que l'on peut retrouver dans des sociétés initiatiques qui apparaîtront ultérieurement. Leur organisation révélerait d'après Guénon une division en sept degrés initiatiques et un rite particulier au troisième degré, le *saluto*, se déroulant à la

Toussaint alors que les initiations devaient avoir lieu à Pâques. Les poèmes évoquent souvent une « fontaine d'enseignement » située au pied d'un arbre, allusion au Paradis terrestre et à l'Arbre de vie. Chez les Fidèles d'Amour, cet arbre est généralement un pin, un hêtre ou un laurier, arbres qui ont la particularité de demeurer toujours verts.

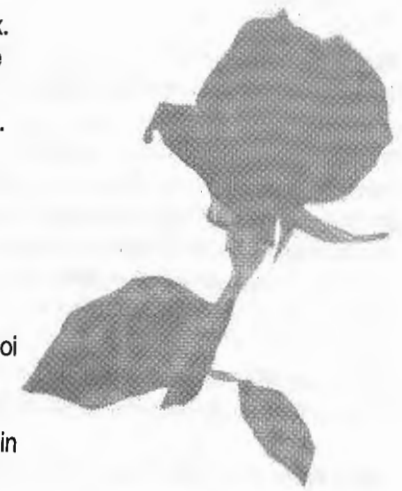
Un poème de Guido Cavalcanti, à qui Dante dédia sa « Vita nova », permet d'illustrer ce symbolisme des Fidèles d'Amour :

FRAÎCHE ROSE NOUVELLE...

« Fraîche rose nouvelle Agréable printemps
Par prés et par rivières
Joyeusement chantant Je dis vos précieux mérites
À la verdure. Que vos mérites précieux
Soient source nouvelle de joie Pour les hommes
et jeunes gens Qui s'en vont par tous les chemins.
Que chantent les oiseaux
Chacun en son latin.

Le soir et le matin
Sous les verts arbrisseaux.
Que tout le monde chante
Puisque la saison vient,
Chante comme il convient.
Votre rare noblesse,
Car êtes angéliques
Créature.

Angélique apparence
En vous, Dame, réside :
Dieu, quel bonheur pour moi
Vous avoir désirée ?
Votre visage de bonheur
Bien plus haut, bien plus loin
Que nature et usage,
Est chose qui touche au miracle.
Si les femmes entre elles
Déesse vous appellent.



C'est que l'êtes vraiment.
Vous êtes si jolie
Que ne sais le conter.
Peut-on imaginer
Au-delà de Nature ?

Au-delà de Nature humaine
Dieu vous donna fine plaisance
Pour que vous soyez souveraine
Dans votre essence même,
Pour que votre aspect ne révèle
Nul air distant à mon égard,
Et que la douce Providence
Ne soit pas trop dure envers moi !
Si vous me jugez trop hardi
De m'être mis à vous blâmer,
Car seul Amour me pousse.
Contre lui ne vaut force
Ni mesure. »

Tout le symbolisme récurrent dans l'œuvre des Fidèles d'Amour apparaît dans ce poème : le symbolisme végétal, (les arbrisseaux, les prés, la verdure) et son corollaire la couleur verte ; la source et les rivières symbolisant la Connaissance et la Sagesse ; le chant, support du message qui peut être crypté puisque chacun le chante en son latin, ce qui n'est pas sans rappeler le « langage des oiseaux » d'autres traditions ; l'omniprésence de la Dame dont la beauté supra-humaine est exaltée jusqu'à la Pureté ; le désir de la Dame qui s'apparente à une quête, et surtout cet incommensurable Amour comme moteur de la quête.

Mais avant de développer d'avantage le symbolisme des Fidèles d'Amour, il convient d'évoquer brièvement Dante, qui mériterait à lui seul un article.

Né à Florence en 1265, Dante est issu d'une famille noble mais sans fortune. Orphelin de mère à treize ans, sa première jeunesse ne peut être entrevue qu'à travers de très rares documents et la narration romancée de la *Vita nova* (ou *Vita nuova*...), écrite à partir de 1283. *La vie nouvelle*, c'est la jeunesse de

Dante illuminée par son amour pour Béatrice, la révélation primordiale que cet amour lui apporte au début de son existence. Il n'a pas neuf ans lorsqu'il s'éprend de celle qu'il aimera pour l'éternité et qui est alors une enfant de huit ans. Dante est âgé de dix-huit ans lorsqu'il reçoit de Béatrice « *un très doux salut* » qui lui fait « *voir les confins de la béatitude* ». Soucieux de cacher son amour, Dante fit mine d'être épris de deux autres femmes, jusqu'au jour où Béatrice, elle-même abusée par ce simulacre, lui refusa son salut. Après un accès de douleur, il prend le parti de se vouer à la louange de sa Dame. Malheureusement, Béatrice mourut à l'âge de vingt-quatre ans.

La lutte faisant rage à Florence entre Blancs et Noirs, Dante est en 1300 au nombre des six prieurs, chargés de l'autorité exécutive, qui tentent vainement d'apaiser le conflit en proscrivant les chefs des deux partis. Comme le pape Boniface VIII intrigue avec acharnement en faveur des Noirs, trois émissaires lui sont dépêchés en 1301 par les Blancs au pouvoir. Dante est l'un d'eux. Il n'a pas regagné Florence que les Noirs, qui viennent de s'en rendre maîtres, le bannissent, le 27 janvier 1302, du chef de prévarication. Le sentiment d'avoir été indignement joué par Boniface VIII, qui l'avait retenu à Rome après avoir renvoyé les deux autres émissaires, ne l'abandonnera plus jusqu'à sa mort à Ravenne le 13 septembre 1321.

Son œuvre comprend des pièces lyriques, les *Poésies de la pierre* où il exprime une passion née au cœur de l'hiver, quasiment contre la loi de la nature, d'une ardeur inquiétante et comme exaspérée au milieu d'un monde assombri et glacé.

Le traité du *Convivio* (*Le Banquet*) constitue certainement un remède à la douleur où la mort de Béatrice l'avait plongé. Alors que *De vulgari eloquentia* est un essai linguistique en latin, *De Monarchia*, écrit vers 1311, apparaît comme un soutien à l'empereur contre les prétentions temporelles de la papauté. Dante défend dans cet ouvrage une thèse en trois parties : la monarchie universelle est nécessaire au genre humain (I), elle a été légitimement acquise par le peuple romain (II), elle est directement conférée par Dieu sans l'intermédiaire du pape (III). On attribue par ailleurs à Dante la traduction du *Roman de la Rose* sous le nom de Durante, qui fut certainement son véritable patronyme.

Mais l'ouvrage majeur et le plus symbolique de Dante demeure certainement *La Divine comédie*, objet de nombreuses études tant littéraires qu'ésotériques, René Guénon lui consacra son livre *L'ésotérisme de Dante*.

La Divine comédie apparaît comme un voyage initiatique, de l'enfer au paradis, voyage similaire en de nombreux points à l'initiation maçonnique (l'Enfer, la mort, le cabinet de réflexion, jusqu'au Paradis, l'Orient, la Lumière).

D'après son auteur, *La Divine comédie* peut se lire suivant quatre degrés de signification, du plus extérieur au plus subtil. Ce n'est pas sans rappeler les quatre niveaux de lecture de la Torah indiqués par la Kabbale, quatre niveaux dont les initiales forment le mot *Pardès*, le Paradis si souvent évoqué dans les poèmes des Fidèles d'Amour.

La Divine comédie, ainsi nommée pour souligner la dynamique au dénouement heureux, est le récit, fait par le protagoniste lui-même, à la première personne et au passé, d'une expérience exceptionnelle qui consiste à visiter, vivant, les trois royaumes de l'au-delà sous la conduite de Virgile d'abord, jusqu'au Paradis terrestre, de Béatrice ensuite, jusqu'à l'Empyrée. Dante est à la fois acteur et auteur de son poème, mais plus que le poète, il est le pêcheur en quête de rédemption, symbole de l'Humanité menacée de damnation. On peut penser que Virgile symbolise la science humaine et Béatrice la science divine. Ils se relayent parce que Virgile, païen, n'a pas le droit de pénétrer au Paradis. Elle prend donc le relais et conduira à la fin du voyage Dante jusqu'au parfait Amour, celui de la gnose divine, de la connaissance de Dieu.

Cette mission que Dante s'attribue pour la Rédemption de l'Humanité apparaît dès le prologue. Dante a alors trente-cinq ans, en 1300, et le premier vers commence ainsi : « *Au milieu du chemin de notre vie...* » en écho d'Isaïe dans le cantique d'Ezéchias : « *Au midi de mes jours, je m'en irai aux portes du shéol...* »

Ce voyage commence dans une forêt obscure où le péché et la détresse l'on conduit durant la nuit. Cela nous rappelle évidemment l'impétrant privé de lumière des initiations maçonniques. Nous retrouvons également avec la forêt le symbolisme végétal. Son voyage, sa quête se poursuivra dans le sens descendant, l'inversion se produisant avec la rencontre de Satan. La progression vers le Paradis s'apparente alors à une exaltation.

Il faut souligner la structure ternaire du texte, ainsi que des rimes au sein d'un chant : c'est le système de la *terza rima*, trois rimes répétées trois fois, trente-trois syllabes par *terzina* représentant la structure métrique du chant. Les chiffres 3, 7 (la perfection), 9 (la régénération), 33 sont par ailleurs omniprésents dans *La Divine comédie*.

Il est également intéressant de noter les personnages que Dante croise au cours de son périple, et tout particulièrement le rôle et la haute considération qu'il porte à saint Bernard. Celui-ci l'accompagne tel l'Expert d'une main ferme mais fraternelle, et l'invite « *à voler à travers la Rose, par les yeux* » car « *dans le jaune de la Rose sempiternelle l'Amour fait mouvoir le soleil et les étoiles* ». Au sujet d'étoiles, il est pour le moins troublant de voir décrire la constellation de la croix du sud, visible dans l'hémisphère sud.

Il est tout aussi surprenant de découvrir parmi ces personnages Joachim de flore, Avicenne, Averoes et Saladin !

Par contre, Dante voile à peine ses sentiments, que l'on ne pourrait qualifier d'amicaux, à l'égard du pape Clément V, qui devait dissoudre l'Ordre du Temple, et qu'il place en enfer avec Jean XXII.

Certains auteurs ont pu alors penser que les Fidèles d'Amour œuvraient au renversement de la papauté. En effet, *Amor* se lit à l'envers *Roma* et Dante serait un précurseur de Luther et de la Réforme.

Telle n'est pas modestement mon opinion compte tenu de la référence et de l'attachement à Bernard de Clairvaux. Il est certain que cette collusion de l'Église avec le pouvoir politique et cette prévarication du clergé n'avaient plus aucuns rapports avec *l'Ecclesia* rassemblée autour du Christ et on décèlera plutôt un désir ardent de renouer avec l'Église primitive.

Le clergé doit faire preuve d'humilité, tout entier dévoué au service de cette Église. Saint Bernard ne dit-il pas que « *le pape ne doit pas dominer mais servir* » ?

Aussi, loin de vouloir renverser l'Église, les Fidèles d'Amour souhaitaient-ils rétablir le « vicaire du Christ », successeur de Pierre, et son Église dans leurs rôles initiaux et leur pureté originelle.

Guénon pour sa part analyse le symbolisme de la Divine comédie pour étudier une relation entre Dante et le roscrucianisme, puis entre Dante et l'Ordre du Temple, lui décernant même un grade maçonnique apparu ultérieurement : chevalier Kadosh. Je laisserai à Guénon la paternité de sa thèse, ne disposant pas d'informations permettant de corroborer ces assertions. Si Dante fut Rose+Croix, il s'agit d'un état initiatique sans aucun lien avec un mouvement roscrucien qui s'extériorisera à partir de 1614. D'ailleurs, les symboles de la Rose et de la Croix ne sont pas le monopole de ce mouvement mais appartiennent à l'héritage de la chrétienté.

Plus intéressante est l'hypothèse d'une relation entre les Fidèles d'Amour et l'Ordre du Temple, non seulement parce que cette organisation apparut au moment où l'Ordre du Temple disparut, mais aussi parce que l'on peut relever un certain nombre de coïncidences troublantes sur lesquelles je reviendrai, malgré qu'aucun document ne puisse l'attester. « *Le hasard n'existe pas, c'est le nom donné à une loi que l'on ne connaît pas* », énonce le sixième principe de Thot-Hermès.

Ce voile dont parlait Dante a de toute évidence permis d'occulter un message aux non-initiés, mais surtout de tenir des propos qui, rédigés autrement, auraient valu le bûcher à leurs auteurs.

On a à plusieurs reprises souligné l'importance de la Dame, cette Femme Unique, personnifiée et sublimée sous les traits de Béatrice par Dante. Béatrice agit en médiatrice entre Dieu et l'Humanité en quête de Rédemption. Dans ce sens, elle peut représenter la théologie, donc le mystère du salut.

On rencontre dans les textes des *Fedeli d'Amore* l'allusion à « *une veuve qui n'est pas veuve* » : c'est la *Madonna intelligenza*, qui est restée veuve parce que son époux, le Pape, mourut à la vie spirituelle en se consacrant exclusivement aux affaires temporelles. Cet Amour passion pour la Dame évoque l'*Unio mystica* de la tradition chrétienne, c'est à dire l'union de l'Âme et du Christ. En effet, saint Augustin nous dit que « *l'Amour parfait est un Amour d'union* ». Pour saint Bernard, l'Épouse représente l'Église alors que l'Époux représente le Christ.

La Femme symbolise également l'intellect transcendant, la Sagesse. Dans l'Église occidentale, cette sagesse divine est personnifiée par la Vierge Marie. L'Église d'Orient distingue quant à elle la Mère de Dieu, *Théotokos*, de la sagesse céleste, *Sophia*. Cette connaissance divine peut être entendue comme une Gnose et le Fidèle doit remonter jusqu'à la source de cette Connaissance, source située au pied de l'Arbre de Vie, comme nous l'avons vu précédemment.

On notera aussi le rapprochement entre l'Amour et la Mort, la mort évoquant la mort initiatique du profane. Paracelse dit que « *celui qui veut entrer dans le Royaume de Dieu doit premièrement entrer avec son corps dans sa Mère et là, mourir* ». La Mère symbolise alors la *materia prima*.

Guénon constate la racine commune des mots l'amour et la mort, « *mor* », et dans « *a-mor* » elle est précédée d'un « *a* » privatif. « *A-mor* » signifierait

« sans mort » donc l'immortalité. Dans ce sens, les « morts » seraient les profanes auxquels correspondrait l'Enfer, et les « immortels », les initiés accédant au Paradis par les degrés de la hiérarchie initiatique.

Cet Amour sublimé voué à la Dame apparaît dans d'autres mouvements ou traditions et il ne serait pas inutile de tenter là aussi de remonter aux sources, permettant ainsi de faire des comparaisons, mais aussi d'éviter des confusions.

Les troubadours apparaissent en 1110, dès Guillaume IX d'Aquitaine, et l'on en compte 350. Tous ne sont pas intéressés par le mystère du Monde et de l'Homme.

L'usage du style obscur (*trobar clus*), l'idéal d'un amour sublimé (*fin'amor*) rapprochent les troubadours des Fidèles d'Amour. Mais la comparaison s'arrête là. Certains troubadours ont pu servir de vecteur de l'idéal cathare dans le sud-ouest, idéal voilé par une lecture poétique au premier degré protégeant ainsi le poète des persécutions.

Dans cette même région, Aliénor d'Aquitaine, fille du premier troubadour connu, Guillaume de Poitiers (1071-1127), développe l'amour courtois. Alors que la femme de l'aristocratie médiévale est en position d'infériorité et subit la conduite brutale des maris, ce « vrai amour » implique une culture supérieure et complexe, voire une mystique et une ascèse. Cet amour exalte la Dame et l'amour extra-conjugal. Ce ternaire amoureux, si je peux m'exprimer ainsi, le seigneur – la Dame – le chevalier, s'opérait sur la base d'un accord tacite, courtois, permettant au seigneur de consolider l'allégeance du chevalier à son égard. Cet amour sublimé demeure le seul élément de comparaison avec les Fidèles d'Amour.

De nombreux points communs apparaissent par contre avec l'Art d'Amour, l'Alchimie. Ce nom provient comme chacun sait d'*Al Kimiyā*, la terre noire, l'Égypte par référence à la terre limoneuse du Nil. On retrouve ce besoin impérieux de purification car « *en perdant la pureté du cœur, on perd la science...* », nous dit l'alchimiste Nicolas Valois. La quête alchimique, la Pierre Philosophale, n'est-elle pas comparable au voyage initiatique de Dante dans la *Divine comédie* ? Cette Pierre n'est-elle pas la Connaissance,

la Sagesse que représente la Dame chez les Fidèles ? Comme l'Amour permet d'accéder à la Femme, il permet également à l'alchimiste d'accomplir son œuvre.

Dans l'Ancien Testament, le Cantique des Cantiques exalte lui aussi un Amour sublimé pour une Femme dont le teint est... noir :

« Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, car l'amour est fort comme la mort. »

Si l'on se réfère à l'Arbre de Vie de la Kabbale, le chemin conduisant de la Beauté à la Sagesse par la voie de la Miséricorde rappelle quelque part le chemin conduisant le Fidèle vers la Dame qui, grâce à son Amour, l'accompagnera jusqu'à la Couronne.

Enfin, on peut relever des similitudes avec l'œuvre d'auteurs musulmans, en particulier au sein du soufisme.

On peut citer ainsi Ibn Hazn, né à Cordoue, qui a écrit un livre de poèmes, *Le collier de la colombe* et surtout Ibn Arabi (1165-1240), né à Murcie, qui suite à des visions extatiques, a écrit des poèmes *L'interprétation des désirs* inspirés par un brûlant amour qui rappelle les rapports de Dante et de Béatrice.

Il est toutefois surprenant de découvrir des fidèles d'Amour au sein de l'Islam iranien, grâce à un ouvrage présenté par Henry Corbin, *Le jasmin des Fidèles d'Amour*. Son auteur se nomme Rûzbehan, né près de Shiraz en 522. Son nom signifie « à l'heureux destin » et s'il devait souffrir d'une comparaison en occident, ce serait avec Swedenborg. La doctrine qu'il expose dans le *Jasmin* est issue de visions et d'expériences extatiques, car il lui a été dit : « Cherche-moi dans la demeure mystique de l'Amour. »

Le livre du *Jasmin* représente un pèlerinage intérieur qui postule l'implication suivante : le mystère de la divinité, du Trésor caché se révélant à soi-même, est représenté et éprouvé du côté mystique comme étant le mystère même de l'Amour pré-éternel, et c'est à partir de cette intuition initiale que le rapport entre l'Amour divin et l'amour humain est éprouvé comme un rapport entre deux formes d'un seul et même Amour.

En raison de cette implication, la forme humaine de l'Amour devient l'initiation nécessaire à sa forme divine. La Béatrice du *Jasmin des Fidèles d'Amour* s'appelle *Majnûn*, le « miroir de Dieu ».

On retrouve donc tant sur le fond que sur la forme de grandes similitudes entre les Fidèles d'Amour d'Orient et ceux d'Occident. Un proverbe arabe dit justement que « le hasard est l'ombre de Dieu ».

Toutes ces comparaisons nous incitent à nous rendre sur des terres de rencontres que sont l'Espagne et la Terre Sainte, ou trois fois sainte, devrais-je dire. Ces terres sont en effet les lieux de rencontres des trois religions du Livre et de leurs traditions.

En Espagne tout d'abord, où la cohabitation fut plus ou moins harmonieuse jusqu'à l'Inquisition. Cette cohabitation put évoluer parfois jusqu'à l'imbrication des traditions et permettre à des traditions chrétiennes d'intégrer la mystique soufie et la kabbale hébraïque. En 1533, Agrippa évoquait la fusion de la Kabbale, de l'hermétisme et de la magie arabe.

C'est sur cette terre que voyagea et se forma vraisemblablement un certain Gilbert d'Aurillac, futur archevêque de Reims puis de Ravenne, conseiller du jeune empereur Othon III, et qui devint le pape de l'An mil sous le nom de Sylvestre II. Sa mort tant prématurée que mystérieuse l'empêcha d'assouvir son désir d'Union.

La Terre Sainte représente le lieu saint des trois religions du Livre. Cette terre fut un lieu de rencontre mais essentiellement de confrontations, ce que celle demeure de nos jours. Les croisades, mythe fondateur de l'occident, ont certes généré des confrontations, la guerre sainte ayant été décrétée dans les deux camps, mais aussi des rencontres et des échanges, tout particulièrement entre les Templiers et certaines traditions de l'Islam, comme celle des Ismaéliens.

Certains écrits attestent de rencontres en arrière plan de batailles en vue de contrôler les lieux saints. Ces faits ont été développés par certains auteurs déjà cités. Plus récemment, Jacques Rolland dans *L'Ordre noir des Templiers* présente sa thèse analysant le rôle de cet Ordre en Terre Sainte et ses interactions avec d'autres Traditions.

En relation avec ce qui vient d'être dit précédemment, je souhaiterais, pour terminer aborder deux points plus personnels.

Il paraît donc plausible que les Fidèles d'Amour aient bénéficié d'un transfert, non pas de technologie, mais du dépôt initiatique d'une Tradition, voire

même du dépôt de plusieurs Traditions.

Comme l'arbre est un symbole récurrent des Fidèles d'Amour, j'emploierai l'image de la bouture pour parler de la transmission de la Tradition. Une organisation, un groupe, une société semblent surgir *ex nihilo* mais ce n'est que la structure, l'enveloppe. Grâce à cette bouture, le message de fond, intangible, peut se développer dans un nouveau contexte favorable. C'est ainsi que bien que rien ne démontre une filiation directe des Templiers et des Fidèles d'Amour, on retrouve des traces, des similitudes qui ne doivent rien au hasard.

« Toutes les traditions de la terre ne peuvent se regarder que comme les traditions d'une Nation-mère et fondamentale qui, dès l'origine, avait été confiée à l'homme coupable et à ses premiers rejetons », écrit Louis-Claude de Saint-Martin dans *De l'esprit des choses*.

Cette Tradition primordiale est devenue malheureusement la « tarte à la crème » de l'ésotérisme, un fourre-tout syncrétique récupéré par certaines tendances « new age ».

Ce n'est pas vers l'aval, mais en remontant les fleuves jusqu'à la Source, que l'on peut espérer découvrir cette Tradition et son message dans leur pureté originelle.

S'il y a transmission dans le temps, on suppose qu'il a volonté de transmettre et donc nécessairement une coordination, un plan : une synarchie, le mot est lâché ! Non pas la synarchie de Saint-Yves d'Alveydre en tant que forme d'organisation politique et sociale de la société, mais plutôt une sorte de centre de décision. Sans sombrer dans la paranoïa ou le mythe du complot, on peut toutefois légitimement s'interroger. Car, entre haussement d'épaules et réécriture d'une histoire parallèle, la vérité est certainement plus subtile : ni blanc ni noir mais des nuances de gris ! Alors, cette synarchie ne s'appellerait-elle pas plus communément la Providence, la théodicée, expression des desseins de Dieu ?

Cependant, Wronski, cité par Sédir dans *Histoire et doctrine des Rose+Croix*, affirme que : « ne pouvant non plus diriger ouvertement les destinées terrestres, parce que les gouvernements s'y opposeraient, cette association mystérieuse ne peut agir autrement que par le moyen des sociétés secrètes... Ces sociétés, créées à mesure qu'on en a besoin, sont détachées par bandes distinctes et opposées en apparence, professant respectivement, et tour à tour, les opinions du jour les plus contraires, pour

diriger séparément et avec confiance, tous les partis religieux, politiques, économiques et littéraires, et elles sont rattachées à un centre inconnu où est caché le ressort puissant qui cherche ainsi à mouvoir invisiblement tous les sceptres de la terre. »

La question a le mérite d'être posée et peut-être que, parmi les lecteurs, certains détiennent des réponses ou des fragments de réponses.

Pour ma part, ce qui me fascine le plus dans la transmission de la Tradition, c'est le thème de la mystique de l'Amour, cette tradition d'Amour, commune à tant de traditions tant exotériques qu'ésotériques.

D'emblée, on relèvera la polysémie du mot amour. Le mot grec *agapé* signifie amour, tendresse, dévouement. Son équivalent latin est *caritas*, que nous traduisons par « charité ». Généralement, la langue profane emploie *agapé* pour désigner un amour de parenté ou d'amitié, distinct de l'amour-passion, distinct du désir amoureux : celui-ci en grec est appelé *eros*, en latin *amor*, (français : amour) ou *cupido*, *cupiditas* (français : désir, envie, passion amoureuse).

Lorsqu'on oppose *eros* et *agapé*, on sous-entend que le premier est un amour de prise, captatif, intéressé, et le second un amour de bienveillance, de prévenance, de courtoisie.

Si *agapé* convient principalement à un amour fraternel, *eros* convient davantage à un amour enflammé.

Or, ce message d'amour est le message central du Nouveau Testament. Après le Dieu vengeur de l'Ancien, saint Jean nous annonce que « Dieu est amour » (I, Jean, IV, 8-16). Dans sa première lettre aux Corinthiens, Paul fait de la charité la Vertu des vertus. Il la décrit comme patiente, bonne, dépourvue de vanité, d'orgueil, à base de droiture et de désintéressement. Car si l'Amour est vide d'ego, l'ego est vide d'Amour.

Paul identifie cette vertu à une générosité du cœur qui entraîne la générosité de l'intelligence.

Si le don de soi apparaît indispensable à l'amour, il faut également être purifié afin d'être apte à l'illumination : cela évoque le *cuore gentile* des Fidèles d'Amour, le cœur purifié. Le cœur est généralement considéré comme le siège de l'amour et les Égyptiens le représentaient sous la forme d'un réceptacle, un vase. Or, le Graal servit à recevoir le sang et l'eau s'échappant du

flanc du Christ percé par la lance de Longin. La croix, symbole axial, rappelle l'Arbre des fidèles et le Graal, la Source. Le Christ témoigne de cet Amour de l'Humanité jusqu'à la Passion, tel le pélican qui se perce le flanc pour nourrir sa progéniture. « *Pélican plein de bonté, ô Seigneur Jésus, lavez dans votre sang nos souillures* », dit saint Thomas d'Aquin.

Pour saint Paul, le véritable modèle de l'amour chrétien n'est pas le simple altruisme : c'est le renoncement à soi, tel qu'il se manifeste dans l'ignominie de la croix, dans l'abaissement, le dépouillement, l'humiliation volontaires.

Paul place l'Amour au-dessus de la Foi et de l'Espérance. Ce sont les trois vertus théologiques qui évoquent les trois échelons de l'échelle, autre symbole axial. Au rite maçonnique émulation, cette échelle est représentée reposant sur la Bible. Il est dit que « *le F.M. qui possède cette vertu (la Charité) dans son sens le plus vaste, peut être considéré à juste titre comme ayant atteint le sommet de sa profession spirituelle* ».

Le Graal serait pour certains une pierre précieuse tombée du front de Satan. En effet, du combat entre Michaël et Satanel, Satan devait perdre le *EI*, la Lumière Divine.

Le symbole de la pierre s'applique particulièrement au Christ, « *la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la principale d'angle* », (Matthieu XXXI, 42 ; Marc XII, 10 ; Luc XX, 17 et I Pierre 6,9) réminiscence du Psaume 118.

Le Christ constitue la clé de voûte de ce message d'Amour délivré dans le Nouveau Testament.

« *Approchez-vous de Lui, Pierre vivante, rejetée par les hommes mais choisie et précieuse devant Dieu, et vous-même, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle, un Saint Sacerdoce* » Pierre I, 4, 7.

Ce symbole de la pierre se retrouve enfin dans l'Apocalypse, II, 17 :

« *À celui qui vaincra, je donnerai la manne cachée et je lui donnerai un caillou blanc ; et sur ce caillou est inscrit un Nom nouveau que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit...* »

Chacun d'entre nous peut s'interroger sur ses capacités à vaincre, sur la force de son Amour, et sur son mérite, un jour, de lire le Nom Sacré.

Les Fidèles d'Amour sont l'illustration d'un phénomène qui se précisera par la suite, la communication d'un message spirituel secret par la littérature.

On peut retrouver cette forme dans le mouvement surréaliste par exemple

ou bien dans le si mystérieux cabaret du Chat Noir, dont le conseil de tutelle comprenait, d'après Richard Khaïtzine, Ferdinand de Lesseps, Jules Verne, Nadar, Mistral, Anatole France, Camille Flammarion...

L'aspect poétique semble repris par Lamartine dans son poème *Le Temple* où la Dame se prénomme Elvire.

Par ailleurs, ce message d'Amour chrétien occupe un rôle central dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin, puis dans le martinisme.

Enfin, cette Tradition d'Amour a été traitée par Jean Tourniac dans plusieurs ouvrages, dont un beau recueil de poèmes, *Chair et Mystère*.

Ce modeste travail interpelle naturellement les francs-maçons dans la mesure où ils croient que l'Ordre, et plus singulièrement le Rite Écossais Rectifié, ont un rôle à jouer dans la transmission de la Tradition. Tous, nous pouvons nous interroger sur notre action dans ce domaine, la place que nous donnons à l'Autre dans notre démarche, sur le sens profond que nous entendons donner à cet Amour fraternel, l'agapé.

Mais en tant que, martinistes, maçons et chrétiens, loin de l'agitation du monde profane, il me paraît à la fois bénéfique et indispensable de « réfléchir » sur cet Amour qui nous illumine, et sur la manière de le partager avec nos frères en martinisme, en maçonnerie et en humanité.

Sources bibliographiques :

- Henry CORBIN : *Rûzbahn – Le jasmin des fidèles d'amour* (éd. Verdier)
- René GUÉNON : *L'ésotérisme de Dante* (Gallimard) et *Aperçus sur l'ésotérisme chrétien* (éd. Traditionnelles)
- Paul-Alexis LADAME : *Dante, prophète d'un monde uni* (éd. Jacques Granger)
- Marina MARIETTI : *Dante* (P.U.F., collection Que sais-je ?)
- Robert PANNET : *Saint Bernard, le service de l'Église* (éd. du Centurion)
- Jean TOURNIAC : *Symbolisme maçonnique et tradition chrétienne et Principes et problèmes du Rite Écossais Rectifié* éd. Dervy-Livres)

Après le départ de M. Chapas



Par Philippe Dugerey

Évoquer, pour moi, la mémoire de M. Chapas me ramène chaque jour à plus d'humilité. La simplicité de son exemple et le dépouillement de l'enseignement qu'il a laissé, sont très loin des théâtres de l'ésotérisme et des masques de l'occultisme.

Vendanger, retourner la terre d'un terrain difficile, reconstruire un mur emporté par un grand vent, pêcher quelques poissons malicieux, frotter les artisans de ses saucissons et ramasser les œufs de sa chère basse-cour, voilà les occupations apparentes du disciple de M. Philippe. Ces occupations devenues miennes aujourd'hui, je suis porté naturellement à penser à lui souvent, quotidiennement devrais-je dire ! Alors aussi, parfois, je me replonge dans ces cahiers de souvenirs laissés par ce disciple et en voici quelques-uns que je souhaitais partager avec les lecteurs de la Revue.

LORSQUE MR CHAPAS PRENAIT LA PAROLE

« Dieu peut se manifester au travers de quelqu'un. Il y a bien là la carcasse du bonhomme, mais c'est Dieu qui parle. Il faut faire très attention à cela. Un jour, je me suis trouvé chez M. Chapas avec des amis. Et bien, quand il prenait la parole, tout le monde se taisait.

« Dans une conversation, s'il y en a un qui prend la parole, les autres continuent à parler... il n'y a pas de raison qu'ils s'arrêtent. Mais, quand c'est Dieu qui se manifeste ?

« Quand M. Chapas parlait devant les Amis, on entendait le Maître. Maintenant M. Chapas, c'était quelqu'un ! Il avait reçu pour tâche de guérir, de continuer l'œuvre du Maître. »

UN RÉPARATEUR DE PARAPLUIES TIRÉ D'EMBARRAS

M. Chapas trouvait la solution à tout, comme ça, immédiatement. Ce n'était tout de même pas n'importe qui... Ainsi, un jour, un homme est venu le trouver. Il était réparateur de parapluies. Il avait une petite boutique minuscule de

Après le départ de M. Chapas

peut-être 3,50 m. de large sur 4 m. de profondeur, avec une fenêtre et une porte. Il logeait dans une soupenne, au-dessus. Il recouvrait les parapluies, les réparait, changeait une baleine cassée... Mais les gens savaient qu'il était là alors ils ne jetaient pas leur parapluie, ils venaient le lui porter à rénover. C'est le lieu où il habitait, dans une rue très passante de Lyon, qui faisait qu'il avait une clientèle et gagnait ainsi modestement sa vie. Tous les Lyonnais le connaissaient. Et puis, un beau jour, son propriétaire a voulu augmenter son loyer. C'était diminuer d'autant ses bénéfices. Il s'est dit : « Je ne pourrai jamais payer cela... je ne pourrai plus vivre. Mon propriétaire exagère un peu ! Et si je m'en vais, ailleurs je n'aurai plus de clientèle ! »

C'est alors que, perplexe, il était venu trouver M. Chapas, qui le connaissait. M. Chapas lui dit : « Eh bien, vous irez trouver votre propriétaire et vous lui direz ceci : "Écoutez, Monsieur, vous me demandez maintenant un loyer bien supérieur à ce que je peux payer. Je ferai cependant tout l'effort nécessaire, mais je gagnerai moins, et je serai bien obligé de le déclarer. Il est plus que probable que les agents des impôts viendront me contrôler. On me demandera mes livres. Dans mes livres sera inscrit le montant que vous me demandez... Les agents risquent alors de s'intéresser à votre comptabilité... et vous pourriez avoir des ennuis. Je vous dis ça loyalement..." »

Ce fut au tour du propriétaire d'être très ennuyé. Que faire ? « C'est bon, dit-il enfin, ne changeons rien à nos conventions, c'est de peu d'importance. » Le loyer ne fut pas augmenté. Et la vie put continuer.

INTERVENTION AUPRÈS D'UN HOMME QUI BRUTALISAIT SON FILS

En 1913, à Cologne, un Allemand brutalisait lâchement son fils. M. Chapas, qui avait assisté à la scène, a traversé la rue en courant dans le but d'intervenir. L'homme, qui était déjà très lâche par le fait qu'il brutalisait son fils, le fut davantage à la vue de M. Chapas puisqu'il s'enfuit précipitamment. Interrogé plus tard sur cet épisode, M. Chapas répondit : « Il n'est pas question de devenir des justiciers, mais dans certaines circonstances, il faut agir sous peine d'être des tièdes et de ne pas avoir pris ses responsabilités. »

IL « ASSURE » UNE PIPE EN TERRE À LONG TUYAU

Un jour, M. Chapas avait assuré une pipe en terre à long tuyau à son ami Galland, comme on assure un bien ou du mobilier chez un courtier. Ces

pipes sont très fragiles et se cassent facilement. M. Chapas l'a simplement mise dans ses mains quelques minutes afin qu'elle soit assurée. En chargeant une charrette de foin, la pipe est sortie de la poche de Galland et s'est retrouvée sous le sabot d'un bœuf. Fort heureusement la pipe était assurée et elle fut trouvée intacte.

PAS BESOIN DE PARAPLUIE

Un jour, Jeàne Chapas devait aller à Lyon où son père continuait les séances de Monsieur Philippe et soignait les malades. Ils avaient juste le temps d'aller prendre le train. Quand elle a ouvert la porte, il pleuvait. Elle a dit à son père : « Attends-moi... le temps de prendre un parapluie. »

– Non, nous n'avons pas le temps, nous raterions le train.

Ils sont vite partis car il ne tombait plus une seule goutte. Ils arrivent à la gare. Juste le temps d'entrer, il s'est mis à pleuvoir à seaux. Ils prennent les billets. Le train entre en gare et ils sortent sur le quai. Il a cessé de pleuvoir. Ils montent dans le train qui, bientôt, part pour Lyon sous la pluie. À la gare Saint-Paul, la pluie s'est arrêtée. Ils descendent du train et pénètrent bientôt dans la gare. Il pleut de nouveau. Ils sortent de la gare, plus une goutte. Ils passent sur la Saône, vont jusqu'à l'Opéra, derrière l'Hôtel de Ville et prennent le tramway. Il était temps, c'est encore la pluie. Ils descendent rue Tête d'Or, la pluie cesse, et ils arrivent enfin au numéro 35. Ils étaient sans parapluie, sans rien depuis leur départ, et ils n'ont pas reçu une seule goutte d'eau. Ce fut la même chose, le soir, pour rentrer chez eux...

LE TRAIN NE PART PAS SANS LES VOYAGEURS

En 1922, M. Chapas était venu visiter une de ses vieilles amies qui venait de mourir. Devant la salle éberluée, il parlait à la morte qui lui répondait¹. Au bout d'un peu moins de 2 heures, un des deux amis lui a dit : « Eh, M. Chapas, l'heure du train approche. » En effet, rater le train, c'était tout de même 18 km à faire à pied ! M. Chapas a dit : « Oh ! Oui, le train ! Mais le train ne part pas sans les voyageurs ! »

Ils ont dit au revoir à la famille, puis ils sont partis. Arrivés à la gare, ils avaient

¹ Voir Jean Chapas, éditions Le Mercure Dauphinois, janvier 2006, pp. 62-63.

une bonne demi-heure de retard. Un ami, dépité, a dit à M. Chapas : « Eh bien, nous rentrerons à pied. »

– Pourquoi à pied ? Le train va arriver.

L'autre ami qui était si pressé, va trouver le chef de gare et dit : « Mais, le train de telle heure, il est parti ? » Le chef de gare a dit : « Non, non, il est en retard, il va arriver dans une minute, il est signalé. » Le train est arrivé, alors M. Chapas a tapé sur l'épaule de son ami pressé : « Vous voyez bien que le train ne part pas sans les voyageurs ! » Et ils sont rentrés tout tranquillement.

GUÉRISON D'UNE TUBERCULOSE PULMONAIRE

Joseph S. a été soigné par M. Chapas. En 1900, au court de son service militaire, il avait été réformé pour tuberculose pulmonaire. Une dame de ses amis lui avait dit d'aller trouver Mr Chapas. Joseph S. y est allé. M. Chapas lui a dit : « Asseyez-vous là. » Puis tout en faisant autre chose : « Qu'est-ce qu'il y a qui va pas ? » Joseph S. commença : « J'ai... » Mais il se rendait bien compte que Mr Chapas ne s'en occupait pas et ne l'écoutait même pas. Au bout d'une heure, il s'en alla dépité.

Bien des années plus tard, quand la guerre de 14-18 est venue, Joseph S. est allé pour s'engager mais sans trop d'illusions puisqu'il avait été réformé en 1900 pour cette tuberculose pulmonaire. Le médecin qui l'a ausculté lui a fait : « Mais vous n'avez rien aux poumons, vous avez des poumons tout neufs, des poumons de jeune homme. Je ne comprends pas qu'on vous ait réformé avec les poumons que vous avez ! » Naturellement, Joseph S. ne lui a pas dit : « On s'est occupé de moi. » Il ne le pouvait pas ; mais il se rappelait avoir consulté Mr Chapas.

Le médecin lui dit : « Vous êtes un drôle de phénomène ! En effet vous êtes admissible, puisque vous avez des poumons en bon état. » Joseph S. est parti dans la Drôme comme instructeur. Puis il est parti au front, il a traversé toute la guerre. En 1919, il a pris la grippe espagnole et il est mort.

AQUARELLE

M. A. était un Ami de Sédir². Il avait été blessé pendant la guerre de 14-18.

² « Sédir, par et pour le Christ », biographie in La vie inconnue de Jésus-Christ, Sédir, éditions Le Mercure Dauphinois, octobre 2003, pp. 7-123.

Une balle avait coupé les tendons de la main droite et depuis deux doigts étaient repliés, comme dépourvus de vie. Des amis lui ont alors conseillé d'aller voir M. Chapas.

Il est donc parti de Rouen avec sa femme. À Lyon, ils ont pris le train de Genève, pour Culoz. L'heure du départ est déjà passée depuis plus de dix minutes et le train est toujours en gare. Il interpelle alors le chef de quai qui fait les cent pas : « *C'est bien à treize heures vingt que ce train doit partir pour Culoz ?* » Le chef de gare lui répondit que la voie était fermée et que le train partirait dès que la voie sera ouverte.

Peu après, M. A. remarque un homme qui arrive sans se presser avec une besace et des cannes à pêche. L'homme monte dans leur compartiment, range ses affaires et s'assied. Au même instant, le train démarre. Intrigué, M. A. observe l'inconnu mais n'ose pas l'aborder. Arrivés à destination, lui et sa femme descendent du train et prennent la voiture pour Yenne. L'homme à la besace en fait autant. Se tournant vers Mme A., il lui dit alors : « *On va faire quelques aquarelles à Marnix ? Vous pourrez peindre de très jolis coins par là-bas.* » Tous deux disent : « *Oui* », un peu sidérés que cet homme ait l'air de les connaître. Ils se demandaient comment il pouvait savoir qu'elle faisait de l'aquarelle puisque tout son matériel était dans sa malle. M. Chapas ajouta : « *Vous allez voir l'ami Galland ? ... Je suis M. Chapas.* » Alors là-dessus, ils étaient complètement sidérés.

Ils ont fait connaissance, se sont serré la main. Un peu avant Yenne, il est descendu de voiture ainsi que ses nouveaux compagnons. Ils ont passé le pont suspendu et sont arrivés chez François Galland, au château de Marnix. Et puis le moment est venu où M. A. a dû dire à Mr Chapas les soucis que lui causait sa main droite. Mais M. Chapas n'a rien dit...

Il l'a laissé comme ça tout le soir. Après le souper, M. A. lui a de nouveau exprimé son inquiétude et M. Chapas a observé les mains soigneusement puis il lui a dit : « *Venez donc avec nous à la pêche demain.* »

Surprise de A. qui ne saisissait pas très bien le rapport.

Tout s'est passé comme prévu : lever à trois heures, casse-croûte et café chaud ; puis ce fut le départ et l'arrivée au bord du Rhône.

L'eau était peu profonde ; M. Chapas et M. Galland montèrent dans la fragile embarcation et M. Chapas demanda à A. de tirer le bateau pour l'emmener dans une eau plus propice à la navigation ; ce qu'il fit sans réagir ni s'opposer à la difficulté compte tenu des fortes douleurs dans ses mains. Au bout de quelques instants, le mal était passé. Monsieur A. pouvait de nouveau

bouger ses trois doigts et ne ressentait plus aucune gêne au niveau du majeur. Dans l'effort, le réconfort !

SIMPLICITÉ DE M. CHAPAS

Quand avec ses visiteurs il ne parle pas, car M. Chapas ne parlait que très peu, il se promène au jardin du Clos Santa Maria. Et le moindre détail, ramasser les œufs du poulailler, vendanger ou préparer une fricassée de pommes de terre, est de nature à prolonger un enseignement qui ne dit pas son nom. Grâce à lui, les visiteurs découvrent que l'homme ne fait qu'un avec la Nature. C'est une grande leçon.

M. Chapas était humble à l'extrême, et dans ses explications, il prenait toujours le mauvais rôle, attribuant le bon à son interlocuteur. Comme par exemple ce jour où quelqu'un parlant du communisme disait qu'en somme il n'y avait pas de différence entre ce genre de société et le christianisme. M. Chapas répondit alors : « *Monsieur, si vous aviez un domaine sur lequel vous vivez à votre aise et que je me présente à vous, vous disant : – Monsieur, j'ai faim, je cherche du travail pour me nourrir et subvenir à mes besoins, pourriez-vous me donner du travail ?... et que vous me disiez : – Mon Ami, si tu as faim, mets-toi à table et mange, le domaine est assez grand pour nourrir ceux qui le travaillent ! On appelle peut-être cela du communisme ; moi, j'appelle cela de la charité.* »

« *Mais par contre, continue-t-il, si j'arrive sur le domaine que vous possédez et travaillez, et dont vous vivez, et que je vous dis : – Il y a assez longtemps que tu profites de ce bien, va-t-en, il est à moi maintenant, certains considèrent peut-être cela comme du communisme ; moi, j'appelle ça du vol !* »

« *J'avais quelques relations en Russie, ajouta-t-il, personne n'a été sollicité pour partager avec d'autres ce qu'ils possédaient. On leur a tout pris !* »

MICHEL DE SAINT MARTIN

L'ami qui a retranscrit ces souvenirs est Michel de Saint Martin, l'auteur des *Révélation*s, parues en 1938, et que nous avons déjà évoqué par le passé dans cette même Revue³.

Né en 1894, il n'a donc connu M. Philippe qu'étant enfant. Ses parents le

³ « Michel de Saint Martin », L'Initiation, n° 3 et n° 4, 2000.



**Michel de Saint Martin
et Jeanne Chapas.**

connaissaient – « *Monsieur Philippe venait, il mangeait à la maison. Et quand il avait fini de manger, il bourrait sa pipe et fumait, comme mon père, comme tout le monde* » – et suivaient assidûment les séances de la rue Tête d'Or. Il tenait d'eux certains papiers relatifs à M. Philippe, qui les tenaient eux-mêmes d'un autre disciple du Maître : Claude Laurent ⁴.

Très turbulent, il revint un jour de l'école le front ouvert au dessus de l'arcade droite : « *Je me suis relevé ; oh là là ! Ma main était pleine de sang, et j'étais mort, forcément ! Alors je m'en suis fourré toute la figure et je rentre à la maison. J'arrive comme ça, ma mère regarde. Elle me dit : "Qu'est-ce qui*

t'est arrivé ?" Je l'ai embrouillée d'une explication. Elle a dit : "Bon, faut te faire faire un point de suture, je vais trouver Monsieur Philippe." »

Ils habitaient à 2 km de la rue Tête d'Or. Elle va le trouver et lui explique. Il lui dit : « *Rentre chez toi, ton gosse est guéri, c'est fini...c'est fermé.* » Sa mère est rentrée, la plaie était fermée, elle était bien recousue !

Un autre jour, peu avant la mort du Maître, c'est M. Chapas qui faisait les séances, rue Tête d'Or. Michel de Saint Martin avait à peine 10 ans. Il avait deux de ses camarades dont la mère était gravement malade. Il entendit ses parents qui disaient : « *Cette pauvre femme... elle arrive au bout !* » – « *Tu as été Rue Tête d'Or ?* » – « *Oui, j'y suis allé. Monsieur Chapas m'a fait comprendre que c'était la fin.* » Michel de Saint Martin était très ennuyé pour ses camarades qui allaient perdre leur mère. Alors il est allé lui-même au 35 de la Rue Tête d'Or. M. Chapas l'a reçu au bas de l'escalier : « *Mon petit, ta maman est venue. Je lui ai dit qu'on ne peut plus rien faire. C'est l'heure. Cette dame doit partir... ce soir vers minuit. Ta maman sera là. Pour les enfants, ne te tourmente pas, on fera le nécessaire. Bien sûr ils auront de la peine, mais ce ne sera pas dramatique pour eux. Ce sera compensé.* » Et ça s'est arrangé. Il y a eu tout le chagrin qui accompagne la séparation, mais la situation de cette famille n'a pas tourné au désastre.

⁴ Mes souvenirs, Claude Laurent, éditions Le Mercure Dauphinois, avril 2003.

Puis le destin et la vie les séparèrent. En 1928, lorsqu'il obtint sa mutation pour un nouveau travail à Lyon, et sur une idée de sa sœur Jeanne et de son ami Phaneg ⁵, il retourna voir M. Chapas.

Il vint plusieurs fois lui rendre visite, mais il était toujours au jardin ou parti en voyage : « *Je frappais, je sonnais, je me suis présenté six fois et six fois on m'a dit "non". Une fois, j'ai été en face et je l'ai vu dans son jardin. Je me suis dit : "Il ne veut pas me recevoir, il y a une raison !" J'ai regardé dans ma poche, un jour, la sixième fois, j'ai sorti un petit Évangile que j'avais puis j'ai lu qu'il fallait s'obstiner à frapper, frapper, et que même si on ne désirait pas me recevoir, on répondrait pour avoir la paix : "l'empoisonneur patenté, on va le faire venir, il nous foutra la paix après !" Je ne m'estimais pas autre chose. Je suis arrivé et la porte a été ouverte et puis alors, non seulement la porte matérielle, mais toutes les autres portes, puisque, au fond, il m'attendait, mais il attendait que je lise, que je comprenne... »*

Pour M. de Saint Martin, c'est le coup de foudre et M. Chapas devint son guide et son ami : « *Avec Monsieur Chapas nous avons fumé bien des pipes ! Alors que nous fumions tous deux sans dire un mot, il lui arrivait de me regarder et de me dire : "Non, non, non !" Il n'était pas d'accord avec ce que je pensais... alors j'essayais de rectifier. Je me disais : "Ce n'est pas comme ça. Alors c'est peut-être ..." Voyez-vous, il savait ce que je pensais, ce que j'élaborais. Pour nous ce fut l'époque du tabac et du café.* »

C'est dans cette atmosphère que, de 1928 à 1932, Michel de Saint Martin fréquenta assidûment M. Chapas. Il le laissa même prendre quelques notes pour ne pas oublier l'enseignement après son départ et consolider ses souvenirs. Ce carnet de souvenirs personnels s'intitule « Notes 72 + 7 ».

ÉTRANGE COUCHER DE SOLEIL

Le jour où M. Chapas est parti – c'était un vendredi – Michel de Saint Martin a montré le ciel à sa femme. D'où ils étaient, il voyait très bien vers l'ouest le clocher de Dardilly, village où est né le curé d'Ars. Plus à l'ouest, c'est l'Arbresle. Un énorme nuage noir venant du nord occupait tout l'horizon. Il était bordé d'une frange d'un violet évêque et tel qu'il n'en avait jamais vu de semblable.

⁵ « Phaneg », biographie, in L'Esprit qui peut tout, Phaneg, éditions Le Mercure Dauphinois, août 2004, pp. 7-36.

Surprise, ma femme a dit : « *Tiens ! Qu'est-ce que ça peut être ? Ça doit signifier quelque chose !* »

– *Je ne sais pas ce que c'est... mais ça ne présage rien de bon. C'est un signe de deuil !*

Depuis deux ou trois jours je me sentais très mal, j'étais malade comme un chien. Et puis on a appris le décès de Monsieur Chapas. Et je n'oublierai jamais ce nuage et sa frange violette, qui est resté là jusqu'à la nuit ».

RESTER SEUL

M. de Saint Martin a été lourdement affecté par le départ de M. Chapas. À ce sujet, voici ce qu'il notait : « *La solitude est une bien lourde épreuve. Noter quelque chose... quoi ? Je me sens seul, ignorant, insensible au point de vue spirituel.* »⁶

Le jour de l'enterrement, le 5 septembre 1932, en revenant de Loyasse, il est rentré avec sa voiture. En traversant le Rhône, sur le pont de la Boucle, il eut un malaise. L'enterrement fut pour lui un choc, et il a eu bien du mal à conduire. Il a continué jusqu'à Saint Clair. Il y avait là une chaussée pour les voitures et une chaussée pour les tramways. Il était sur la voie du tramway et il a pensé : « *Si je meurs, le moteur va caler. On verra une voiture arrêtée, on viendra voir... et on fera le nécessaire.* » Mais il n'est pas mort. Il a conduit jusqu'à la maison. Sa femme l'a entendu klaxonner et lui a ouvert la porte. Il est entré dans la cour, mais il n'a pas eu la force de mettre la voiture au garage. Il a d'abord été s'asseoir dans la salle à manger puis il a passé le reste de la journée, fiévreux, au lit.

Dès lors, son destin va basculer dans la confrontation avec le miracle, dans une atmosphère qui n'est pas sans rappeler l'atmosphère du 35 de la rue Tête d'Or, où M. Philippe officiait dans les années 1900.

RENCONTRE DU MAÎTRE PHILIPPE ET DE SA FILLE VICTOIRE.

Des amis parisiens, François B. et sa sœur Marthe, sont venus un jour de Paris pour visiter Michel de Saint Martin et sa famille. Ils sont allés à l'Arbresle, ainsi que sa femme et Jean, leur fils. Puis ils sont montés au Mont Thou cueillir des fleurs des champs destinées à fleurir les tombes de

⁶ Note numérotée 2 dans son carnet.

M. Philippe et de M. Chapas.

Arrivés tout en haut de Saint-Didier-au-Mont-d'Or, au bas du Mont Thou, ils ont rencontré une dame coiffée d'un chapeau. Sa femme lui a dit : « *Tu l'as reconnue ?* » – Oui, c'est Victoire. C'était en effet Victoire Philippe. Ils ont fait quelques mètres encore et ils ont croisé M. Philippe endimanché descendant le chemin. Michel de Saint Martin, ne sachant pas si ces deux amis le voyaient également, n'osa pas s'arrêter et ils ont poursuivi leur route jusqu'au Mont Thou où ils ont cueilli de gros bouquets de fleurs.

Quelque temps plus tard, Michel de Saint Martin a raconté leur aventure à Marthe B. Elle lui a dit : « *Non, je n'ai pas vu Monsieur Philippe, ni sa fille. Mais ce que François et moi avons vu, c'est qu'au moment où l'on s'est mis à cueillir des fleurs, toi, tu es resté près de la voiture pendant un moment. Tu étais là à côté du MAÎTRE, et le MAÎTRE te parlait...* » Michel de Saint Martin fut stupéfait car il ne se souvenait absolument pas de cette conversation. Lui n'avait pas vu M. Philippe lui parler. En toute conscience, il ne s'était rendu compte de rien. Pour lui, il l'avait croisé sur le chemin mais pas en haut du Mont Thou ! Quelque temps après, le MAÎTRE est parti, et Michel de Saint Martin a ramassé des fleurs, avec les autres. C'était le jeudi avant Pentecôte, en 1934. M. Philippe, Maître du temps et de l'espace, avait levé un voile et lui avait donné sa feuille de route.⁷

RÉPONDRE AUX QUESTIONS

Dès lors et contre toute attente personnelle, Michel de Saint Martin, comme répondant à sa conversation avec M. Philippe, va adhérer à sa mission qui sera de « *répondre aux questions* » et d'éclairer les Évangiles à la lumière des enseignements reçus de M. Chapas.

Son livre *Révélation, entretiens spirituelles sur Monsieur Philippe*, date de 1938. Mais il semble que son œuvre majeure soit sa correspondance privée. En effet, entre 1955 et 1985, Michel de Saint Martin a écrit des centaines de lettres, et répondu à des milliers de questions. Les premières dispositions datent de 1957. « *Je suis tout disposé à vous aider dans la mesure de mes faibles possibilités* », écrit-il à un ami le 8 février 1957, « *si vous croyez que je puisse vous être de quelque utilité* ». Et [...] « *ne vous inquiétez pas de*

⁷ M. Chapas lui avait dit : « La Pentecôte est un grand jour pour toi. » Note numérotée 17 dans son carnet.

savoir si j'ai ou non le temps de vous répondre. Je sais que le Ciel me permettra de le trouver chaque fois que ce sera nécessaire, [...] j'ai toujours le temps de faire ce qu'il m'est indiqué de faire ».

« Je voudrais que vous ne vous fassiez aucune illusion au sujet de votre serviteur. Le fait qu'il a été un privilégié par les Rencontres qu'il fit dès son jeune âge et les contacts qu'il a gardés pendant des années, lui a certes apporté bien des notions sur bien des choses et surtout un désir ardent de « servir ». Mais je vous assure que cela ne l'a pas transformé, ni n'a fait de lui un homme autre que les autres hommes.

« Je vous en prie, si vous avez de l'amitié pour moi, ne cherchez pas à me mettre sur un piédestal. J'en connais suffisamment les dangers pour, à aucun prix, accepter de m'y exposer. »

Ceci dit, il reçoit ainsi des lettres du monde entier qui contiennent jusqu'à trente à quarante questions, et dans la dernière partie de sa vie, il va s'astreindre à y répondre. « Ma tâche est de servir, et de faire ce qui se présente, et croyez que le Ciel me montre toujours quand je dois faire ceci ou cela ... » Bientôt, les correspondants désireux de partager les réponses les plus essentielles, tant issues des lettres intimes que de conversations privées, demandent à Michel de Saint Martin une diffusion plus large. Il n'est pas contre cette initiative comme il l'indique lui-même dans une note collective datée de 1972 : « Nous profitons de ces lignes pour vous dire que des amis ont manifesté l'intention de rédiger des notes sur les conversations qu'ils ont eues avec le serviteur qui trace ces lignes. Ne sachant sous quel nom le désigner pour lui conserver son incognito, auquel il tient, ils étaient un peu perplexes ; or [...] il se trouve que le mot grec ancien *ouden*, qui est le neutre de *oudeio*, signifie : RIEN. C'est donc par ce terme que le serviteur demande à ses Amis de le désigner dans leurs notes. »

Les amis de Michel de Saint Martin transcriront donc ces notes devenues collectives, et se les diffuseront largement.

« Tous, nous nous dirigeons vers un même point, le même centre : LE MAÎTRE ! Nos routes ne sont donc pas parallèles d'une façon rigoureuse, mais convergentes et, de ce fait peuvent présenter des différences, des variantes, ne serait-ce que celle de l'angle qu'elles forment chacune d'elles avec chacune des autres. Tous également, nous avons notre propre tempérament, et si nous avons des points de notre optique qui sont communs à tous, nous avons aussi nos manières de voir personnelles pour des détails en général » (24 décembre 1971).

Il dit encore : « Le premier devoir d'un chrétien est de laisser les autres entièrement

libres. Ensuite, il a le droit de dire ce qu'il pense, mais doit penser ce qu'il dit. »

Et ses amis vont le suivre aveuglément. Ils sont convertis. Leurs lettres laissent entrevoir l'estime et le respect qu'ils ont pour cet homme : « Soyez assuré de ma fidèle amitié et de toute ma ferveur en ce qui concerne le Maître et son fidèle Serviteur Ouden », « en ce qui concerne notre Grand Ami et le MAÎTRE », « en se souvenant avec émotion de notre Ami Michel de Saint Martin (1994) », « une affection immense pour Monsieur de Saint Martin ... », et les conversations sont enregistrées à chacune des réunions des Rameaux (fête de M. Philippe), du 2 août (décès de M. Philippe) et du 2 septembre (décès de M. Chapas). Puis tout est consigné par écrit sous une rubrique : « Paroles de notre Ami à nous tous qui sommes ses Amis ». Ce sentiment, que l'on retrouve à chacune des pages de la correspondance peut presque s'assimiler à de la dévotion, au sens religieux du terme : « mes amis, un compagnon de route n'est rien par lui-même. Tout est dans la Bible, il faut s'entraîner à y trouver la vérité. Ce qu'un compagnon de route peut dire doit toujours, scrupuleusement, être examiné. Tout ce qui est conforme à l'Écriture est VRAI. Ce qui n'est pas en opposition avec l'Écriture peut être vrai. Mais ce qui est contraire à l'Écriture est FAUX. Souvenez-vous toujours de cela, aussi bien pour votre serviteur que pour d'autres » (1958).

DANS LA CONTINUITÉ

M. Philippe a dit un jour, un peu aux environs de la mort de sa fille : « Si dans quelque temps vous me voyez moins souvent, vous n'avez qu'à demander à Jean Chapas. » Ce dernier faisait la séance depuis quelques années, depuis que M. Philippe lui avait dit : « Jean, tu vas faire la séance. » Et M. Chapas s'est mis à faire la séance. Comme ça. C'est ainsi que ça s'est passé. M. Chapas a su ce qu'il avait à faire, et il guérissait les gens comme Mr Philippe. Mais il demandait au Maître, naturellement. Ainsi, Mr Philippe avait dit : « Vous lui demanderez ce que vous me demandez. Et le nécessaire sera fait. » C'est la seule chose que Mr Philippe ait dite à certains. Pas à tous.

M. Chapas n'a jamais dit : « Je suis le successeur de M. Philippe. » Et Michel de Saint Martin n'a jamais dit : « Je suis le successeur de M. Chapas. » Parce que ce n'est pas.

Ce qui est vrai en revanche, c'est que Mme Chapas lui a demandé de s'occuper de certaines personnes dont son mari s'était occupé. Brutalement, elle s'était trouvée sans personne à qui s'adresser et il ne fallait pas laisser

Après le départ de M. Chapas

ces personnes dans l'abandon et le désarroi. Elle lui avait demandé cela comme un service ; il était donc normal qu'il accède à cette demande, et qu'il s'occupe ainsi des gens qui avaient été aidés par M. Chapas. Mais il n'est pas son successeur.

M. Chapas guérissait les gens. Michel de Saint Martin, pas. Il demandait pour eux, bien sûr. C'est le Ciel qui intervenait. Le Ciel fait ce qu'il veut.

« Je voudrais en terminer là-dessus, en vous disant qu'un jour ou l'autre je ferai comme tout le monde. Je fermerai mon parapluie. Et je vous précise que je ne désignerai personne pour faire le boulot. Le Maître désignera qui il voudra, qui lui semblera bon. C'est aux Amis qui resteront de regarder autour, d'écouter et de voir ce que font les autres. De repérer s'il y en a un qui surgit, quelqu'un qui vous parlera du MAÎTRE, et qui vous donnera des indications dans le genre de ce que le petit serviteur que je suis vous a données jusqu'à présent. »

Parce que les choses doivent se passer ainsi, pour le moment. Ainsi, avec Satan, il vaut mieux agir avec prudence. Par conséquent, ceux qui viendront, ceux qui auront quelque chose à dire le diront.

« Mais il faut bien prévenir tout le monde que moi, je n'indique personne. De quel droit pourrais-je indiquer quelqu'un ? Alors que M. Philippe ne l'a pas fait ? Et que M. Chapas ne l'a pas fait ? » (21 octobre 1973).

Précisons une dernière chose enfin : Michel de Saint Martin n'enseignait pas, il transmettait. Certes, il pouvait exprimer parfois des opinions personnelles, mais quand il répondait aux questions ou qu'il agissait comme serviteur, rien ne venait de lui, car il n'était rien. Rappelons-nous, c'est bien souvent que M. Philippe dit à ses serviteurs : *« Souvenez-vous que vous ne pouvez rien, que vous n'êtes rien, QUE VOUS ÊTES MOINS QUE LES AUTRES ! »*

Sa tâche fut d'accepter de répondre à toutes les questions qui lui étaient posées, et de le faire aussi complètement que possible quand il disposait des éléments nécessaires pour cela. Il assumait cette tâche pendant bien des décennies et un jour arriva où il reçut sa feuille de route⁸, non pour aller prendre un peu de repos, mais pour aller ailleurs assumer une nouvelle tâche.

« Les continuateurs de la LIGNÉE sont désignés et choisis par LE MAÎTRE. Ils ne s'intronisent pas et se présentent jamais comme tels. Il sera ce qu'il plaira à DIEU qu'il soit et rien d'autre. »

Dans un prochain article, nous relaterons la dispute de Sédire contre Papus.

⁸ Le 21 décembre 1988, à l'âge de 94 ans.

« L'Homme de désir » dans l'œuvre de Louis-Claude de Saint-Martin¹

Par Robert Deparis



Alors que je venais de faire un exposé devant un auditoire qui ne connaissait pas ma qualité de martiniste, l'un de mes auditeurs me dit : « Vous êtes sans doute martiniste ? » Et comme je lui demandais ce qui motivait sa supposition, il me répondit : « Vous avez employé tout à l'heure l'expression : homme de désir. »

Ainsi, l'énoncé de ces trois simples mots avait suffi pour révéler mon appartenance à notre Ordre... C'est que Louis-Claude de Saint-Martin (bien qu'il ait été en réalité plus que cela) incarne, en quelque sorte, l'Homme de désir et se révèle comme tel non seulement dans celui de ses ouvrages qui porte ce titre, mais sans doute dans toute son œuvre. Mais avant de poursuivre, il me semble nécessaire de bien préciser le sens du mot désir. Comme le dit André Tanner en introduction à son excellente anthologie des œuvres du Philosophe Inconnu, *« il faut restituer à ce beau mot toute sa portée, toute sa pureté. Le désir est le propre de l'homme, le signe de sa misère et de sa grandeur »*. De sa misère, quand il porte l'homme à se dégrader, de sa grandeur lorsqu'il le porte à s'élever spirituellement. Saint-Martin fait d'ailleurs une distinction judicieuse et pleine d'enseignement lorsqu'il déclare, dans son *Portrait historique et philosophique* : *« J'ai vu qu'il n'y a rien de si commun que les envies et de si rare que le désir. »*

Ce n'est point par hasard que le Maître emploie le pluriel pour le premier terme et le singulier pour le second. En effet, les envies, correspondant à nos appétits inférieurs, se nomment légion comme la sombre puissance qui les inspire, tandis que le Désir est UN, comme nous le montrera dans un instant le Philosophe Inconnu.

Ce dernier expose dans *Le Ministère de l'Homme-Esprit* ce que l'on pourrait appeler une philosophie du désir :

« Le désir, écrit-il, ne résulte que de la séparation ou de la distinction de deux substances analogues, soit par leur essence, soit par leurs propriétés ; et quand les gens à maximes disent qu'on ne désire pas ce qu'on ne connaît

¹ Ce texte de notre regretté Robert Deparis avait fait l'objet d'un exposé devant le groupe martiniste « Georges Crépin » de Paris et d'une première publication dans le n° 1 de 1964 de notre revue.

point, ils nous donnent la preuve que si nous désirons quelque chose, il faut absolument que nous ayons en nous une portion de cette chose que nous désirons. » Or, toujours selon Saint-Martin, nous sommes placés sous l'aspect de la divinité même et nous avons en nous l'âme, qu'il appelle un extrait divin qui, en tant que tel, ne peut radicalement désirer que Dieu. Toutes les autres choses, l'homme ne les porte pas vraiment en lui : il les crée, au gré de son intérêt, de ses passions, de son plaisir, « *il en est l'esclave et le jouet* ».

Pour Louis-Claude de Saint-Martin, cet appétit supérieur qu'est le désir, c'est en réalité le désir émanant de Dieu lui-même et installé, en quelque sorte, dans l'âme humaine, parce que Dieu est la source du désir, Il est le Désir même, le désir Universel, le Désir Un, ainsi qu'il a déjà été dit. C'est par son désir que Dieu crée et, comme il ne cesse de créer, Il ne peut être un seul instant sans désirer quelque chose.

Et le Philosophe Inconnu nous montre quelle doit être l'attitude de l'homme en présence du désir divin :

« *Observe que ton corps est une perpétuelle expression de la nature et que ton âme est une expression continue du désir de Dieu.* »

« *Dieu ne doit pas avoir un désir que tu ne puisses connaître, puisque tu devrais les manifester tous.* »

« *Tâche donc d'étudier continuellement le désir de Dieu afin de n'être pas traité un jour comme un serviteur inutile.* »

Étudier le désir de Dieu, le connaître, le laisser agir en nous sans rechercher notre convenance et notre dilection, telle est la règle d'or qui nous préservera de cette piété égoïste dénoncée par le Maître : « *Il y a une notion sentimentale que l'homme de désir ne devrait jamais oublier, c'est que dans la prière ce n'est point assez de recueillir notre propre plaisir et notre propre utilité. Nous ne devons la compter qu'autant qu'elle va jusqu'à procurer le plaisir de Dieu, l'utilité de Dieu.* »

Ne pas se soumettre à ces puérides règles humaines et monacales que le Réparateur n'a point instituées, ne pas chercher à brûler les étapes par ces mortifications inopportunes dont Thérèse d'Avila elle-même signalait les dangers, laisser agir doucement sur nous celui qui nous cherche, comme le veut Saint-Martin, cela n'implique pas pour autant la passivité.

Louis-Claude de Saint-Martin nous fait notamment cette adjuration : « *Prends garde, ô homme, de faire la prière du lâche et de vouloir tout obtenir sans*

travail. Quelle autre prière que l'action, que celle qui attire l'action et qui s'unit à l'action ? L'homme n'est point encore ici dans la région sainte et sanctifiante où il n'aura qu'à jouir et rien à redouter... Il est ici comme les Hébreux dans leur servitude. Ils allaient chercher leur pain à la pointe des épées nues. »

L'homme de désir n'est donc pas un contemplatif et je crois qu'on peut, sans abus, citer comme un écho à la pensée de Saint-Martin, ce passage de Sédir : « *Ne vous y trompez pas, ceux que l'on appelle les contemplatifs ne sont pas des exemples à suivre : ils constituent des exceptions. Le Christ ne parle nulle part de quiétude, d'extase, de mariage spirituel ; tout cela, ce sont des enjolivements humains, dirais-je, si je ne craignais de vous scandaliser. Le devoir de l'homme est d'abord de vivre, d'agir, d'œuvrer...* »

« *Dans l'univers spirituel, tout est en cohésion intime, tout s'interpénètre et communique. Un effort moral facilite la bienfaisance et la prière ; un acte de bienfaisance nous aide à nous convaincre et à prier.* »

Voilà comment s'opère la conjonction de la prière et de l'action : imiter le Christ en faisant le bien, subir le mal, donner à autrui son temps, ses forces, son intelligence, son amour ; vivre dans le monde avec le monde, travailler en pleine pâte cette humanité dont il est le levain, telle est la tâche de l'homme de désir. Cette expression d'homme de désir a été employée par Martinez de Pasqually avant d'apparaître sous la plume du Philosophe Inconnu. On en peut même trouver un emploi bien antérieur dans l'Ancien Testament où l'Ange, s'adressant au prophète, lui dit : « *Daniel homme de désir, tenez-vous debout !* »

Saint-Martin n'est donc pas l'inventeur de ce vocable et, au fond, il n'importe, mais d'où vient alors que son nom y demeure attaché ? C'est à mon sens parce qu'il correspond à une attitude intérieure du Maître qui s'exprime de façon toute particulière dans son ouvrage intitulé, précisément, l'homme de désir.

Cet ouvrage est constitué par une succession de chants où, par l'élévation de la pensée qu'il contient, par le mouvement lyrique qui l'anime, on croit sentir passer le souffle des livres poétiques, sapientiaux et prophétiques de l'Ancien Testament.

On y trouve la prise de conscience de notre iniquité :

« *Apprenez ici un secret à la fois immense et terrible :*

« *Cœur de l'homme, tu es la seule issue par où le fleuve du mensonge et de la mort s'introduit journallement sur la Terre.* »

« Cœur de l'homme, quels siècles suffiront pour arracher de toi ce levain étranger qui t'infecte ? »

Conscient de son indignité et de sa déchéance, l'homme en exprime sa douleur :

« Pleurons, puisque le cœur de l'homme qui devrait être l'obstacle des Ténèbres et du mal est devenu la lumière de l'abomination et le guide de l'erreur. »

On retrouve ici la marque de ce caractère jérémiatique que Louis-Claude de Saint-Martin s'attribue dans son Portrait historique et philosophique. Pourtant, il ne s'arrête pas à cette lamentation et exprime son espoir :

« Comme ils seront doux ces jours de paix où nous entrerons dans la demeure des Sages qui ont éclairé et soutenu le monde depuis l'ébranlement (de la chute).

« Ils nous chériront comme leurs enfants, ils nous feront asseoir auprès d'eux et nous raconteront les merveilles qu'ils auront opérées pendant leur sainte carrière.

« Voilà ce qui nous attend au sortir de ce corps de mort, voilà les ravissements qui nous sont promis ! »

Et le Maître nous exhorte :

« Homme de désir, efforce-toi d'arriver sur la Montagne de Bénédiction ! »

Car il est long le chemin qui reste à parcourir et l'homme de désir n'est pas encore arrivé au but. Ce n'est pas l'homme régénéré, c'est, nous précise Saint-Martin, l'homme appelé et déterminé au bien. Et il nous présente le prototype de cet homme dans un autre de ses ouvrages : le *Crocodile*. L'un des personnages de ce récit symbolique se nomme Sédir. Ce nom est évidemment l'anagramme de désir et c'est précisément dans le récit dont il s'agit que notre grand Sédir (Yvon le Loup, pour l'état-civil) a pris son pseudonyme. Le Sédir du *Crocodile* assume le rôle ingrat de lieutenant de police, il est honnête, il a l'âme douce et candide. Il remplit « son emploi avec dignité et justice, cet homme rare, susceptible de tout ce qui tient à la vertu, ayant un grand attrait pour les vérités sublimes et religieuses ». Mais voici que ses fonctions l'opposent à des émeutiers. En bon serviteur de l'État, il doit réprimer la rébellion, mais il s'applique à le faire sans brutalité, sans effusion de sang, et il y parvient. Et c'est vraiment l'homme de désir qui s'exprime lorsque haranguant ses troupes de choc, il leur dit :

« ... La gloire de l'État

Vous défend d'oublier que tous ces téméraires
Pour être révoltés n'en sont pas moins vos frères ! »

Et nous voyons ensuite Sédir, instruit par un certain Eléazar (qui figure ici l'initiateur) poursuivre son avancement spirituel pour devenir l'homme-esprit. Car, nous l'avons vu, il est bon d'y revenir, l'état d'homme de désir n'est, dans l'optique du Philosophe Inconnu, qu'une étape, un jalon de la Voie spirituelle, comme le dit Papus qui, à la lueur des enseignements de Saint-Martin, définit cette voie de la façon suivante :

« Il y a tout d'abord les morts-vivants, les êtres qui, sur terre, vivent d'une vie tout à fait matérielle, qui ne pensent qu'aux réalités tangibles et qui constituent les hommes du torrent.

« Si par un appât intellectuel ou par l'effet d'un chagrin ou bien d'un amour intense, on parvient à éveiller dans le cœur de ces êtres frustes la petite flamme qui sommeille au fond de toute créature... l'homme de désir apparaît.

« L'homme de désir une fois créé, le lent travail de circulation des jeunes facultés, planètes autour du soleil christique, se poursuit, et l'être humain se transforme à tel point qu'il devient le nouvel homme [...].

« Traversant sans être ému les épreuves les plus dures... ce nouvel homme, s'il domine toutes les terreurs et toutes les épreuves, connaît enfin la joie de l'union intime avec le plan divin... le Christ est ressuscité vivant et agissant dans tout son être. Il devient alors l'Homme-Esprit. »

Cette citation de Papus permet d'entrevoir le devenir de l'homme de désir, mais il convient de s'arrêter pour ne pas franchir les limites du sujet du présent article.

À défaut d'autres mérites, et malgré ses insuffisances, cet article nous aura permis de communier dans la pensée de notre Vénéré Maître, Louis-Claude de Saint-Martin, et d'affermir ainsi les fondements de notre fraternité. Attachons-nous à suivre les voies qu'éclaire pour nous cette prestigieuse pensée, et nous y progresserons à coup sûr en ayant toujours présente à l'esprit cette maxime du Philosophe Inconnu :

« Je craindrai Dieu avec mesure, mais je l'aimerai sans mesure ;
« Je puis craindre trop, mais je ne puis pas trop aimer. »

Le Maître (une nouvelle)

Par Manuela Baur



Il se trouvait enfin en face de l'Initié, de l'Adoré, du Divin, de l'Intelligent : du Maître ! Jamais de sa vie il n'avait été aussi ému, révérencieux, dévot, rempli de bonheur. Il ignorait comment adresser la parole à cet être magnifique et sage. Ainsi se prosternait-il silencieusement devant lui en fermant les yeux et en joignant ses mains afin de manifester sa reconnaissance au Maître d'avoir accepté de le recevoir.

« Mon frère, dit-il, qu'est-ce qui te préoccupe ? » Sa voix était calme et faisait preuve de beaucoup de respect. « Que t'importe-t-il de savoir ? »

Max levait la tête et osait regarder dans les yeux du Maître. Il demeurait ému et admiratif devant le fait que l'Initié l'avait appelé « frère ».

Les yeux de l'Adoré étaient transparents comme un lac, purs et vieux, bleus et verts, clairs et impénétrables. En eux se cachait le savoir, le secret de la vie éternelle, le mystère du paradis et la satisfaction de la découverte. Le Divin avait déjà trouvé ce que Max était encore en train de chercher.

« Maître, dit-il, ta bonté m'est le plus beau des présents. Depuis de nombreuses années, je suis un fidèle disciple de tes enseignements ; depuis des années, j'étudie tes paroles ; depuis des années, je souhaite te rencontrer. Voici que tu m'as enfin permis de réaliser ce vœu. Ma reconnaissance envers toi est immense ! »

Le Maître le contemplait tranquillement, plein de compréhension, sans pour autant porter de jugement sur ce qu'il venait d'entendre. Finalement, il disait : « Mon frère, si tu as étudié les enseignements et les écrits, d'où vient alors cette insatisfaction que j'ai cru apercevoir dans tes yeux ? N'as-tu pas trouvé dans les livres et dans les enseignements ce que ton âme cherche et ce que ton cœur désire atteindre ? »

Le Maître (une nouvelle)

Une passion réprimée apparaissait dans le regard de Max et s'éteignit aussitôt. « Rien ne demeure dans l'obscurité devant les yeux sages du Maître. Tu m'as sondé au plus profond de moi-même et tu as vu juste. Aussi serai-je franc. Mes recherches n'ont pas porté de fruits, mes études sont restées stériles, à la tranquillité s'est substituée l'agitation. La langueur que je ressens dans mon cœur est profonde et ardente est la passion qui habite mon âme. Dis-moi, vénérable Maître, quel est le chemin que tu as emprunté toi-même pour atteindre ton degré d'initiation ? Apprends-moi, je t'en prie, comment je puis le trouver à mon tour. Ni les enseignements ni la méditation n'ont pu me guider. En moi brûle ce désir que le monde n'a pu satisfaire. Alors dis-moi, toi qui l'as trouvé, comment puis-je trouver moi aussi ce chemin, car la quête me fatigue. Je suis devenu aveugle et, pourtant, je veux voir ! »

Il était le Maître de l'écoute et de la compréhension ; il ressentait la passion, l'ambition, l'agitation, la vision et le désir. Aussi dit-il : « Tu es sage, mon frère. Tu as compris que les enseignements ne t'apportent rien, que le monde ne satisfait pas tes aspirations, que l'initiation ne se trouve pas dans les études, que la recherche ne donne pas accès à la bonne voie, qu'un maître ne peut enseigner la sagesse. Écoute donc : ne cherche plus et tu trouveras ; n'étudie plus et tu apprendras ; ne regarde plus et tu verras ; ne désire plus et tu seras satisfait ! Ce que tu cherches, tu ne pourras le trouver dans les écritures ni dans le monde. Tu le trouveras au fond de toi-même. À ce moment-là, tu ressembleras à l'enfant qui contemple le monde, plein d'admiration, d'amour, de reconnaissance et de paix. L'objet de ta quête se trouve dans le tréfonds de toi-même. Mets donc un terme à ta recherche. Tu es dans la bonne voie – la tienne – dépourvue de buts, d'ambitions, de désirs et d'enseignements, car les enseignements sont en toi ! »

Max – reconnaissant – se prosternait à nouveau devant le Maître. Il a appris sans enseignement ; il a compris parce qu'il a ressenti ce que le Maître a dit.

« L'initiation ne peut être apprise ni expliquée. Il faut la vivre, en faire l'expérience » disait le Maître. Et la lumière de son âme était si rayonnante qu'elle effleurait Max.



Par Marcel Mollé

Marcel Mollé, écrivain et confédéré, était né à Paris en 1919. Cependant, c'est à Albi qu'il passa son enfance et son adolescence ponctuées de brillantes études. Après un retour dans la capitale imposé par ses activités professionnelles, il revint dans le Tarn aussitôt qu'il put rompre avec elles.

C'est ainsi que voyageant entre Teplitz, Prague, Nuremberg, Karlsbad, Francfort, à la recherche de ses futurs chanteurs, il prit conscience de lui-même. À Francfort, un soir du mois d'août, écroulé dans sa chambre d'hôtel, il écrivit à Théodore Apel et lui narra ses tristesses. Il avait revu à Prague Jenny et Augusta Raymann devenues les maîtresses de deux aristocrates. Quant à la jolie Frédérique Galvani qui fut son amie à Würzburg, elle n'était plus maintenant que l'épouse d'un rustre. Ces souvenirs constituaient pourtant la seule poésie de son adolescence. Déjà elle se transformait en une prose épaisse et une glaçante réalité. Et le vrai nom de cette réalité, apparue sous son déguisement comme un squelette sous les grâces de la chair, c'est l'argent.

Enfin, Wagner rejoignit Magdebourg ayant engagé quelques artistes et dépensé le peu de liquidités dont il était muni. Mais Magdebourg, c'était son pupitre de chef d'orchestre et Mina Planer : la musique et l'amour. Il n'en demandait pas davantage. Cependant, Mina était partie pour Berlin où l'appelait un engagement au théâtre Kenigstaedt. Richard en devint comme fou. La douleur et la crainte emportèrent les dernières résistances de la raison et tout ce que n'avait pas pu la présence de sa maîtresse, son absence l'obtint. Il écrivit à Mina des lettres délirantes, offrit de l'épouser et déclara que son refus le jetterait bientôt entre les bras du diable. Elle revint. Richard loua une voiture pour aller à sa rencontre et, pleurant de joie, ramena triomphalement dans son logis la dispensatrice de ses souffrances et de ses voluptés.

¹ La première partie de cet article a été publiée dans le numéro 2 de 2007.

Pourtant, le jour du mariage ne se levait pas. D'abord parce que l'argent manquait toujours et il en fallait un minimum pour se mettre en ménage. Ensuite, parce que les dettes s'amoncelaient et que les créanciers redevenaient menaçants. Enfin parce que Wagner s'était mis en tête de faire représenter sa « Défense d'aimer » dont le succès, d'avance escompté, le remettrait sûrement à flot, au moral comme au matériel.

La saison s'avance. La direction paye mal et avec de longs retards. Un jour, solistes et choristes annoncent que, devant cet état de choses, ils vont chercher des engagements ailleurs. Alors, sentant qu'il risque d'échouer en vue du port, Wagner imagine d'organiser pour la clôture une représentation extraordinaire de « La défense d'aimer » au bénéfice de la troupe. C'est le seul moyen de la retenir encore. Il achève son travail dans l'écœurement et l'exaltation. L'écœurement lui vient des vieilleries qu'il est obligé de donner pour complaire à l'administration, l'exaltation, de la situation inhumaine qui le presse et le rejette des bras froids de Mina aux criaileries des artistes.

On entre dans la semaine de Pâques lorsqu'un incident nouveau surgit. Le censeur intervient à cause du titre de la pièce qui l'a frappé comme n'étant pas convenable. Wagner se défend, se retranche derrière Shakespeare et le magistrat veut bien accepter pour finir qu'on affiche l'ouvrage sous un titre différent : *La novice de Palerme*. C'est dans ce grand désordre que le rideau se lève, le 29 mars 1836, au Théâtre de Magdebourg sur le premier opéra de Richard Wagner officiellement représenté.

Un échec était à prévoir. Il se produisit. Le ténor Freimuller qui n'avait aucune mémoire tenta de compenser ses insuffisances en chargeant le rôle de Lucio de quelques rôleries qui restèrent sans effet. Parmi les chanteuses, madame Pollert fut applaudie mais sans conviction car personne ne comprit rien à l'argument déjà compliqué de Shakespeare et que Wagner avait rendu plus obscur encore en faisant osciller l'intérêt, de la novice audacieuse au gouverneur félon. Il n'y eut donc ni enthousiasme, ni protestations, mais une tiède cordialité.

Dix jours après ce four, Otilie, la sœur cadette de Richard, se mariait à Dresde avec le docteur Hermann Brochhaus, philologue et indianiste savant. Wagner n'assista pas à la noce. Trop fier pour convenir de sa défaite, trop

orgueilleux pour se retrouver de sang froid devant ce grand bourgeois qui organisait le confort de sa famille. Il était d'ailleurs sans un sou pour entreprendre le voyage. Ses créanciers déposèrent leurs plaintes en justice et, chaque fois qu'il rentrait dans son petit logement, il trouvait un exploit d'huissier épinglé à sa porte.

Errant à la recherche de n'importe quelle besogne, Wagner débarque à Berlin et s'installe à l'hôtel Kronprinz. S'il doit bientôt tâter de la prison pour dettes, que ce ne soit pas sans avoir un peu joui de son insouciance dans une ville qui le comprend. À Berlin, cette « capitale de l'intelligence », selon ses dires, il fait la connaissance de monsieur Cerf, l'étrange directeur du Théâtre Koenigstraedt que tout le monde appelle monsieur le conseiller de commission, dont les affaires sont prospères, l'inculture notoire et l'incompétence magnifique. Cet exploitateur adroit fait croire au jeune auteur qu'il le choisira prochainement comme chef d'orchestre pour sa nouvelle saison et qu'il montera aussitôt sa « Défense d'aimer ». Tout cela devait bien vite s'avérer n'être que fumée.

En attendant, il faut vivre. Il ne gagne plus un sou et le seul argent dont il dispose est celui que lui envoie Mina. D'où le tire-t-elle ? Des soupçons l'effleurent à cause d'un certain Schwabe, commerçant aisé d'origine juive, qu'il retrouve à Berlin après l'avoir quitté à Magdebourg. Or, ce Schwabe admirait beaucoup Mina. Trop, sans doute. Comme toujours, ces soupçons aiguissent soudain la passion en ranimant la flamme vacillante. Il faut à tout prix savoir. C'est lorsqu'il découvre les lettres que Schwabe a écrites à Mina et qu'il apprend ainsi leurs amours dont les détails le stupéfient, qu'il découvre également que Mina, séduite à dix-sept ans par un hobereau, a une fille naturelle.

Dès les premières explications, ils purent l'un et l'autre mesurer la distance qui les séparait et plus cette distance paraissait redoutable, plus celui des deux qui dominait l'autre par l'intelligence s'entêta à se justifier, non envers elle, mais envers lui-même et son cœur désabusé. À tant de tracas, d'incompatibilités, de trahisons entr'aperçues, il n'était qu'une réponse : le mariage. Ce pas décisif mettrait fin au doute et lui offrirait à savourer en outre le luxe de la générosité. Wagner le franchit les yeux fermés.

La noce fut fixée au 24 novembre de cette même année 1836. Ni madame Geyer, ni les parents de Mina n'assistèrent à la cérémonie mais ceux-ci envoyèrent leur bénédiction nuptiale à leur futur gendre. Le pasteur fit une allocution à laquelle Richard ne comprit rien :

« Pour nous préparer au temps des épreuves, l'Écclésiastique nous conseilla de nous adresser à un ami que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre. »

L'ayant interrogé à ce propos, le pasteur déclara alors, en accentuant ses paroles d'un ton de réprimande, que « cet ami inconnu se nommait Jésus ».

Dès le lendemain, Richard dut se rendre au tribunal pour se défendre contre ses créanciers de Magdebourg. La veille, à la mairie, il s'était vieilli d'un an afin de pouvoir se dire majeur². À présent, devant le tribunal, il se rajeunit d'autant pour rester mineur et gagner du temps. Ainsi sa vie nouvelle démarrait tout de suite sur de petits mensonges.

De sa Sibérie prussienne, de ce pays si froid, l'imagination de Wagner commence bientôt à s'évader vers les contrées chaleureuses où l'artiste se figure qu'il est attendu et qu'il sera fêté.

Il avait écrit à Scribe, prince incontesté des théâtres de Paris, pour le prier d'établir un livret d'opéra dont il composerait la musique. Et bien qu'il n'eût reçu depuis six mois aucune réponse, il récrivit sa « Défense d'aimer » pour offrir au librettiste la possibilité de l'adapter à la scène française. C'était naïf, mais l'on sait qu'à Paris tout est possible, même l'improbable. Scribe répondit un peu plus tard par une lettre courtoise et offrit ses services. Mais ce projet qui attachait Wagner à Paris de manière plus vive n'eut pas de suite immédiate parce qu'un événement imprévu vint, une fois encore, bouleverser sa vie sentimentale. Presque jour pour jour, six mois après son mariage, le soir du 31 mai 1837, en rentrant chez lui, Richard trouva son logement déserté. Mina était partie avec sa fille, la petite Nathalie, emportant ses pauvres hardes de théâtre et sans laisser un mot d'explication. Était-ce une

² Selon la loi prussienne, l'homme n'atteignait sa majorité qu'à l'âge de vingt-quatre ans.

fugue amoureuse ? Un certain commerçant du nom de Dietrich avait succédé à Schwabe et il était probable que cet homme qui s'intitulait protecteur des arts protégeait surtout... l'actrice. Ou bien était-ce la crainte de la misère qui avait poussé Mina ? Ou peut-être la peur des scènes de jalousie ?

Wagner se met donc aussitôt à la recherche de sa femme, traverse Berlin où il a la chance de s'assurer, par l'entremise d'un ami, le poste de chef d'orchestre à Riga, puis, tout en reprenant ses recherches, il adresse au tribunal de Königsberg une demande en divorce. Ce n'est pas l'épouse qu'il faut retrouver, mais la maîtresse qu'il faut reconquérir. Et, lorsqu'enfin il la rejoint dans la maison de son père, à Dresde, sa colère tombe pour faire place à la détente nerveuse d'une réconciliation. On se met ensuite à lire en commun, à écrire, à préparer l'hiver musical à Riga où le traitement du chef d'orchestre devrait suffire à l'entretien du ménage et permettre à la jeune femme de renoncer aux planches.

C'était une nouvelle faute. Mina aimait son métier, y réussissait assez bien et peut-être pardonnait-elle plus volontiers au mari ses brutalités jalouses qu'à l'artiste son manque de foi dans son talent de comédienne. Mais elle se tut. Il passait son temps à lire le « Rienzi » de lord Lytton, grand roman historique qui le remplissait d'idées et de tableaux scéniques. Elle le laissa à sa nouvelle manie. Puis elle entreprit un voyage avec la famille d'une de ses amies d'enfance. Des jours passèrent encore. Wagner commençait à s'inquiéter lorsque la sœur aînée de Mina parut chez lui et demanda à son beau-frère l'autorisation maritale nécessaire à l'obtention d'un passeport. Une lettre d'un certain Moeller, de Königsberg, vint, en même temps, expliquer les choses. Elle annonçait que le fameux Dietrich était parti pour Dresde et y avait rejoint Mina dans un hôtel.

Wagner se rendit à l'adresse qu'on lui indiquait. Les renseignements étaient exacts et sa femme disparue une nouvelle fois. « *Douleur immense, écrira-t-il plus tard, et qui devait empoisonner toute ma vie.* » Wagner apprit ainsi qu'une femme peut préférer aux souffrances de l'amour, aux tourments d'un jaloux, aux misères fraternellement partagées, le repos du plaisir médiocre et les facilités d'une bourse bien garnie. Il pleura des larmes rares. Il sut ce qui lui restait dans le corps de désir pour cette épouse qui n'avait pas su honorer dans son mari le visage encore voilé du génie. À partir de ce jour, ce

qui subsista dans l'âme de Wagner pour Mina Planer ne fut plus que de la pitié. Maintenant, il se sait fort, débarrassé, allégé. Il ne trébuchera plus jamais sur cette Madeleine repentie. Il est guéri de cet amour. Il le secoue de son cœur durci.

PREMIERS DÉBOIRES, PREMIERS ESPOIRS

La fin de l'été avait été bienfaisante dans la compagnie du jeune ménage Hermann Brockhaus et de sa sœur Ottilie auprès desquels il s'était réfugié et, dans la seconde moitié d'août, il se mit en route pour Riga où l'appelait son engagement. Le voyage assez long et pénible se termina dans l'étonnement causé à l'étranger qu'il était par la vie grouillante et débraillée de ce port russe. Heureusement, l'on y entend parler l'allemand un peu partout. L'accueil du Directeur du Théâtre, Holtei, est assez encourageant.

Une surprise fut d'y rencontrer Henri Dorn, l'ancien chef d'orchestre de Leipzig, le même qui avait conduit autrefois l'Ouverture nouvelle du jeune Richard dont l'accompagnement de grosse caisse avait amusé l'auditoire. Dorn assure alors, à Riga, les fonctions de directeur municipal de la musique pour les églises et les écoles.

Wagner se met à « Rienzi », éprouvant dès qu'il se trouve seul devant son papier cette satisfaction profonde que donne la libre expression de ses idées. Plus tout ce qui l'entoure lui apparaît mesquin, plus il donne libre cours au grandiose de ses conceptions. Plus Holtei veut le plier aux gentillesse de la mode, plus le compositeur se livre à son démon, s'emploie, gagne en force et en étendue.

Le public est content de lui. D'abord réservé, méfiant, il se rallie déjà à ce jeune chef fougueux. Le théâtre fait recette. Il est vaste, inélegant, mais il présente trois particularités qui frappent l'imagination de Wagner : le parterre est disposé en gradins, la salle est sombre, enfin, l'orchestre s'y trouve logé dans une fosse, détails dont il ne saisit pas d'emblée l'importance mais qui devaient, beaucoup plus tard, remonter à sa mémoire et déterminer sa réforme complète de l'architecture théâtrale.

Comme une première chanteuse manque au personnel, Wagner a l'idée de

s'adresser à sa belle-sœur Amélie. Elle répond aussitôt de Dresde pour accepter et annonce en même temps le retour de Mina sous le toit paternel. Cette nouvelle laisse Wagner insensible. Il a introduit sa demande en divorce. Il sait que sa femme s'est longuement affichée à Hambourg dans la compagnie de Dietrich. Il ne veut point se réconcilier. Alors, Mina prend elle-même la plume et, dans une lettre vraiment touchante, elle avoue franchement son infidélité. Abandonnée par son amant dans un état de souffrances morales et physiques pitoyables, elle supplie l'homme qu'elle n'a pas su comprendre et qui, malgré son art de tourmenteur, reste le maître de sa vie.

Les deux sœurs arrivent ensemble à Riga et la réconciliation a lieu sans difficultés et sans reproches. Au surplus, Wagner a hâte d'être installé chez lui et de retrouver le calme. Ils emménagent au premier étage d'une maison du faubourg de Saint-Pétersbourg. Ce modeste logis verra la naissance de « Rienzi ». C'est là aussi que, pendant les deux hivers 1837/1838 et 1838/1839, Wagner prépara toutes les représentations lyriques du théâtre. Il est plein de force, de sève, quoique toujours replié sur lui-même, mais cette solitude qu'il hait, comme les déceptions qui le guettent, sont les sûres gardiennes de son génie. Certes, il n'a pas encore acquis la grande notoriété, mais il est déjà dur, exigeant, égoïste avec impudeur et autorité. Il fait sourire les uns, il effraie les autres. On le trouve génial et insupportable mais personne ne sait qu'il ne mange pas à sa faim et que, malgré l'épuisant labeur de répétition des chœurs, de mise en scène et d'orchestre, cet halluciné passe des nuits à composer un opéra destiné à tuer l'ancien répertoire. Le 6 février 1839, le premier acte de « Rienzi » est achevé et, quelques mois après, le second l'est à son tour. Il ne se doute même pas que ceux-là mêmes qui utilisent ses forces et son talent cherchent à le perdre.

En effet, Dorn et Holtei machinent secrètement. Dorn, pour la raison simple qu'il brigue sa place, Holtei parce que Wagner le gêne. Or, un beau matin, on apprend que Holtei a brusquement quitté Riga afin d'éviter un scandale de mœurs, mais qu'avant de partir, il a par contrat légué sa succession à l'acteur Hoffmann et désigné Horn comme nouveau chef d'orchestre.

Cette double trahison jette d'abord Wagner hors de lui. Le voilà de nouveau à la rue, privé de son gagne-pain médiocre. Mais, au fait, est-ce réellement une déception ? Ne serait-ce pas, au contraire, une intervention des dieux

qui veulent l'arracher à l'ennui d'une ville de province ? Il songe tout à coup à Paris, ce centre culturel où doit éclater son « Rienzi ». Il écrit à Scribe en lui adressant une copie nouvelle de sa « Défense d'aimer », par l'entremise de sa sœur cadette Cécile, fiancée à Édouard Avénarius qui dirige à Paris la succursale de la maison d'édition Brockhaus. Il a écrit aussi à Meyerbeer. Tout cela ne constitue-t-il pas déjà des liens intellectuels ? Partir ! Il le faut ! Abandonner ce Riga sans avenir pour aborder enfin la plus grande scène du monde. Lorsqu'il a entre les mains la réponse positive de Scribe, il décide de s'embarquer pour la France dans les quatre semaines à venir.

Après avoir vendu leurs meubles pour payer leur voyage, Mina et Richard quittent donc Riga comme ils ont jadis quitté Königsberg, sans regret, détachés de ce passé qui ne leur a fourni ni argent, ni véritable paix du cœur, n'ayant pour tout bagage que « La défense d'aimer » et « Rienzi ».

Le passage de la frontière russo-prussienne n'est pas tout à fait aussi simple qu'ils l'avaient imaginé. D'abord, il faut attendre, dans une sorte de bouge à contrebandiers, que le soleil se couche puis se glisser, par des sentiers, jusqu'au fossé qui longe la frontière, avant de s'embarquer à bord d'un vieux voilier *Le Thétys* dont le vieux capitaine accepte de les transporter jusqu'à Londres.

Il faut une semaine pour atteindre Elseneur, le vieux donjon au toit de cuivre vert avec sa terrasse balayée par le vent où Hamlet, après la visite du spectre de son père, s'écria : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la mer, Horatio, que n'en rêve votre philosophie. » Ainsi, le poète s'obstine à reparaitre sur la route où voguait le musicien.

C'est aussi au cours de ce voyage que Wagner concevra son célèbre « Vaisseau fantôme ». Mais ceci est déjà une autre histoire...



Par Marie-Gabrielle Janier

Marie-Gabrielle Janier, poète, écrivain et conférencier, a publié en 1992¹ un essai ésotérique dont le titre complet est : « À la découverte du mystère divin par le décryptage des symboles religieux, de la géométrie sacrée et des archétypes universels ». De cet ouvrage, nous avons extrait avec l'amicale autorisation de l'auteur trois passages que nous reproduisons dans les pages suivantes.

Parmi les pénétrations possibles de l'au-delà, une méthode s'est imposée à moi. Mais bien avant d'entreprendre les recherches qui m'ont conduite à la construction de ces schémas universels, je m'étais toujours demandé – et je ne crois pas être la seule à l'avoir fait – pourquoi depuis la nuit des temps, le swastika existait-il déjà aussi bien chez les Indiens d'Amérique que chez les Hindous, les Basques ou les Africains ? Pourquoi la croix est un symbole universel et bien antérieurement à la venue du Christ ? Pourquoi les poissons sacrés de l'Égypte antique, le Dragon phénicien, l'Oanès mésopotamien, attestent-ils de symboles identiques à celui des premiers temps du christianisme ou de l'époque druidique, et pourquoi les Albigeois en faisaient-ils le symbole de la Lumineuse Divinité ?

Mais l'observation de la dispersion de tous ces archétypes, de tous ces symboles que nous ont livrés les différentes traditions et la parfaite similitude qui existe entre eux aussi bien dans l'art pictural, sculptural ou architectural de pays aussi éloignés les uns des autres et dès les époques les plus reculées, ne nous donne-t-elle pas à penser qu'il faut trouver leur origine dans une seule et même source : celle de l'Unité Primordiale ? N'oublions pas que le mot grec *symbolon* d'où a été tiré le terme de symbole signifiait : « signe de ralliement ». Le mot « symbolique » s'oppose donc ainsi au mot « diabolique », le préfixe *SUN* exprimant en grec le rassemblement, alors que le préfixe *DIA* exprime au contraire ce qui sépare. Le problème ainsi posé et considérant que le mouvement circulaire traduit une des plus importantes lois de ce

¹ Aux Éditions Alain Brêthe, 28 allée Georges- Récipion 75019 Paris.

monde, principe et conservation de l'Univers, j'ai pensé que l'origine du symbolisme ne pouvait trouver sa place que dans la figure géométrique qui est à la fois la plus simple et la plus complète, ainsi que la plus répandue parmi les vestiges de la très Haute Antiquité, je veux dire le cercle avec son point central.

J'en ai donc déduit que c'était seulement autour de ce cercle qu'il me serait possible de voir se structurer (par une succession de circonférences nullement construites au hasard, mais suivant un plan bien précis) une figure synoptique à l'intérieur de laquelle il était possible d'insérer (en les superposant les uns aux autres, comme des strates) un très grand nombre de graphiques représentatifs de la plupart des symboles que nous ont transmis à travers les siècles et parfois à travers les millénaires, les traditions religieuses, ésotériques ou hermétiques, pré ou post chrétiennes.

Partant de là, il fallait bien admettre que « l'Un » des alchimistes est aussi – tel que l'admet René Guénon – « un ensemble émanation-retour », dans lequel joue le pluralisme interne et externe. À cet égard, l'auteur du Dictionnaire des Symboles est également très explicite lorsqu'il affirme dans la préface que la pensée symbolique « à l'inverse de la pensée scientifique, procède non point par réduction du multiple à l'un, mais par l'explosion de l'un vers le multiple, pour mieux faire percevoir, il est vrai, en un second temps, l'unité de ce multiple. Tant qu'on ne l'aura pas approfondi davantage, il nous paraît essentiel d'insister sur cette virtualité et d'abord de la sauvegarder ».²

De son côté Teilhard de Chardin avait avancé l'idée que « par quelque chose *Energie matérielle et Energie spirituelle se tiennent et se prolongent. Tout au fond, en quelque manière, il ne doit y avoir, jouant dans le monde qu'une énergie unique* ».

D'autre part, si Einstein osait affirmer : « Dieu ne joue pas aux dés car son plan est ordonné », on sait que Pythagore avait établi la mystique des nombres sur des faits et tandis que Galilée de son côté n'hésitait pas à dire que « la géométrie est l'alphabet dont Dieu lui-même se sert pour écrire l'univers », Bachelard, plus près de nous, se demandait quant à lui, par quel hasard les mollusques fabriquaient leurs coquillages selon les lois de la géométrie. La

² Jean Chevalier, Dictionnaire des Symboles, éd. R. Laffont.

science moderne a maintenant découvert que l'énergie qui déplace les corpuscules en utilisant des ondes (non décelables jusqu'à présent) est unique et universelle, et que les ondes vibratoires qu'elle engendre organisent la matière selon des schémas géométriques qui s'inscrivent eux-mêmes dans une grille construite à partir du cercle et ceci, de toute évidence, selon une loi bien établie et non point selon l'effet d'un pur hasard, comme d'aucuns voudraient nous en persuader.

Ayant moi-même et dès le départ de mes recherches utilisé le cercle comme module ou composant élémentaire, je peux affirmer que les plus récentes expériences corroborent parfaitement le système que j'ai emprunté pour la construction de mes graphiques. Je souhaiterais en tout cas que le syncrétisme qui semble découler de mes travaux puisse nous instruire de façon utile sur ce que l'on continue souvent à considérer encore comme de simples légendes théogoniques et prouver que c'est à travers ce que j'appellerais le décryptage d'une Structure Unifiante ou d'un Idéogramme Absolu, que l'on pourrait parvenir à l'idée que les symboles sont nés d'une Géométrie Sacrée établie sur une Idéation Divine, issue d'une Gnose (aujourd'hui remplacée par le Savoir), d'où les différentes religions et les différentes cultures ont tiré l'ensemble de leurs graphiques symboliques dont on retrouve des traces à travers un ésotérisme qui devait nous permettre (après l'avoir transformé en exotérisme) de prouver que toutes les formes de vie ne sont – du microcosme au macrocosme et selon un rythme inaltérable – que les manifestations diverses de l'unique et universel Principe qui régit le monde et que Créateur et Créatures ne font qu'Un.

Jung, comme nous le rappelle Michel Cazenave³, « s'est imposé peu à peu l'idée qu'il existait une sorte d'unité virtuelle dans l'ensemble de l'univers, une unité que l'homme vivait sur le mode de la symbolisation. Une unité, une réalité profonde qui se structurerait selon certains schémas susceptibles même de devenir par la suite des schémas mathématiques ». Dans son ouvrage intitulé *Psychologie et alchimie*⁴, Jung nous dit également que l'archétype est une présence pour ainsi dire « éternelle » et il s'agit simplement de savoir si la conscience le perçoit ou non.

³ Michel Cazenave (extrait du Figaro du 24/08/84, « Jung et la dynamique de l'âme »).
⁴ C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, éd. Buchet/Chastel, p. 290.

Si, en effet, à travers toutes les époques, l'humanité n'a fait que s'éloigner du Principe par suite d'une matérialisation progressive, l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons et qui devrait être celle du triomphe de l'esprit, devrait aussi nous permettre de découvrir le sens profond, secret mais véritable, de ce qui nous relie sans cesse – bien que nous en soyons aujourd'hui fortement éloignés – à ce Centre Suprême, symbole de l'État Primordial.

J'ajoute que si les physiciens pensent apporter aujourd'hui la preuve de l'existence d'un champ morphogénétique qui contiendrait tous les possibles et qui engendrerait des formes correspondant à un programme donné, j'espère quant à moi réussir à faire comprendre au lecteur, que cette preuve il y a belle lurette que l'ésotérisme, le symbolisme ou, tout simplement la métaphysique – qui est la connaissance des causes premières et des premiers principes – nous l'avaient déjà fournie.

Il m'est souvent arrivé, lorsque je fais part autour de moi de mes travaux et de ce qu'il faut bien appeler ma... « découverte », de m'entendre dire : « *Tout ça c'est bien, mais à quoi ça sert ?* » Cette question dénonce parfaitement le pragmatisme de la plupart des gens et le « positivisme » de certains hommes de science qui ne reconnaissent la vérité d'une loi ou d'une théorie qu'à la possibilité d'en tirer des applications pratiques.

En fait, et dès l'abord, ces recherches m'ont apporté, en ce qui me concerne, la révélation d'un support de réflexion spirituelle assez extraordinaire, ce qui à notre époque où l'on s'enlise dans un matérialisme à outrance, n'est déjà pas si mal, puisque ce support pourrait aisément se confondre avec ce que la plupart des ésotérismes ont tenté de découvrir, c'est-à-dire une clef. Dans un ouvrage intitulé *L'ésotérisme*, P.A. Riffard nous dit que la clef, chez les ésotéristes « se veut méthode d'intelligibilité et moyen d'action : plan spéculatif et opératif. À partir d'éléments simples, de combinaisons complexes, elle permet de saisir la totalité du réel, sa diversité, sa créativité, son sens. Alors qu'un système (sommets de la pensée exotérique) réduit le multiple à une unité conceptuelle, elle monadise en quelque sorte, elle fait du point un centre de signification, d'énergie, d'ordre. Chaque être est pensé comme un microcosme ». ⁵

LE GRAAL

« Il n'est rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu » (Luc, XII, 2)

À ce propos, citons d'emblée Pierre Carnac⁵ : « Merveilleuse approche ésotérique, dit-il à propos du Graal, digne d'en faire le symbole total, propre à se faire reconnaître sous la signature occulte de l'Homme Universel qu'il s'agisse en kabbale, du grand et si vieux Adam Kadmon, en vision islamique d'El Insàn El Kamil, en Inde ancienne du jeu d'interprétation d'Atman et de Brahman, en Chine Taoïste de Wang, l'Homme-Roi, ou en Afrique noire chez les Dogons de Nommo, l'Homme. Il va sans dire que sur ce chemin l'homme-Christ, le Christ-homme et Christ dans l'homme fusionnent. » Et le même auteur de préciser que : « Chez Wolfram d'Eschenbach et Chrétien de Troyes, le Graal, une fois matérialisé, devient presque une sorte d'objet dans l'Objet. »

Et enfin nous dit toujours Pierre Carnac : « Récipient, coupe à remplir, vase-image classiquement commune donnée par les Écritures ; et en même temps contenu, car cœur, dont la cavité comprend le grain de sénevè de l'image de Dieu, l'homme trouve de la sorte dans le Graal son propre miroir. L'homme ? certainement pas tout homme. Sans plaider pour l'élitisme inné - que l'on veuille ou non de la quête, il ne saurait s'agir que de l'Homme nouveau, celui dont les traits sont bien brochés dans les Écritures. Un homme qui pourra accéder à la connaissance du commencement et de la cause des choses, à la différence de l'homme ancien destiné à la mort. Un homme qui porte en lui le germe de l'image de Dieu. »

Toutes les quêtes de la Table ronde (avec Arthur, le Souverain idéal, Merlin l'enchanteur, Perceval, Lancelot, Gauvain : l'élite de la Chevalerie) sont orientées vers les secrets du GRAAL. Objet magique, vestige d'un monde archaïque, le Graal fait partie des talismans de l'Autre Monde. Selon la Tradition, Lucifer - qu'il ne faut pas confondre avec Satan -, était un ange porteur de Lumière. Il la portait au front sous la forme d'une émeraude, symbole probable de la Lumière Primordiale. Or, Lucifer laissa tomber cette

⁵ P.A. Riffard, L'ésotérisme, éd. Robert Laffont, coll. Bouquins, p. 238/
⁶ Pierre Carnac, Atlantis, n° 346, sept.-oct. 1986.

émeraude et la Tradition dit que ce fut dans cette émeraude que fut taillé le GRAAL. Nous avons là la représentation parfaite de l'involution de l'esprit dans la matière (par la chute de Lucifer et la perte de l'émeraude), et celle de l'évolution de l'esprit, qui après avoir été recueilli dans la COUPE, remontera - par le sang du Christ - auprès du Père. Involution et Évolution, Servitude et Libération, Lucifer et Christ, chacun indispensables l'un l'autre pour maintenir l'équilibre cosmique.

Si nous nous référons aux alchimistes, nous voyons que Sir George Ripley⁷ écrit : « Les philosophes disent aux chercheurs que les oiseaux et les poissons nous apportent le lapis, c'est-à-dire la pierre philosophale, et que chaque homme la possède. Il est en chaque lieu, en toi, en moi, en chaque chose dans le temps et dans l'espace. »

La cosmogonie d'Empédocle qui nous donne la définition d'un être sphérique, nous éclaire sur la nature parfaite, « ronde » du « Lapis » qui provient de la sphère primordiale et qui la constitue ; c'est pourquoi la « *prima materia* » est souvent nommé « lapis », qui représente alors l'état manifesté. Mais ce passage de la pierre brute à la pierre taillée, ne put être effectué que par Dieu. Car il s'agit ici du passage de l'âme obscure à l'âme illuminée par la connaissance divine.

Dans son *Parzival*, Wolfram Von Eschenbach indique que le « GRAAL serait une Pierre Précieuse, dont l'ermite Trevizent aurait dit : «... qu'elle reçoit du haut ce qui lui donne sa plus haute vertu. C'est aujourd'hui le Vendredi Saint (symbole de la Croix) ; c'est le jour où l'on peut voir une colombe descendre du ciel en planant ; elle apporte une petite hostie blanche (symbole du cercle) et la dépose sur la Pierre. Toute rayonnante de blancheur, la Colombe reprend ensuite son essor vers le Ciel (double spiration de l'Esprit). »

On rejoint l'idée de synthèse selon le point de vue de René Guénon : « Il y aura synthèse quand on partira de l'Unité même, et quand on ne la perdra jamais de vue, à travers la multiplicité de ses manifestations, ce qui implique qu'on a atteint au-dehors et au-delà des formes, la conscience de la vérité principielle qui se revêt de celles-ci pour s'exprimer et se communiquer dans la mesure du possible [...] Une synthèse s'effectue essentiellement du dedans ; nous voulons dire par là qu'elle consiste proprement à envisager les choses dans l'unité de leur principe, et à les unir ainsi, ou plutôt à prendre

⁷ Sir George Ripley, très célèbre alchimiste du XV^e siècle.

conscience de leur union réelle, en vertu du lien tout intérieur, inhérent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature.»

Par ailleurs, les recherches auxquelles se livrent les physiciens concernant les propriétés des sous-particules subatomiques, aboutissent à la conclusion que chacune de ces cellules ne peut être traitée isolément puisque, dans ce monde incroyablement petit, tout est relié.

« La notion excluant toute séparation d'un élément par rapport aux autres dans l'Univers est précisément l'une des clés des Traditions mystiques non seulement dans le Bouddhisme, l'Indouisme et le Taoïsme, mais aussi dans les traditions mystiques occidentales, nous dit Fridjof Capra. Et les parallèles entre science et mysticisme ne sont pas limités à la physique moderne ; ils peuvent être étendus de par les mêmes justifications à la nouvelle biologie systémique. » [...] « Tous les phénomènes sont conçus comme solidaires et inséparables dans cet ensemble en tant que manifestations différentes de la même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie. Les Bouddhistes désignent cela : La Réalité telle qu'elle est », nous dit toujours Fridjof Capra.⁸

Et ceci nous conduit tout naturellement à ce passage tiré d'une Upanishad : « Écoutez ce qu'enseignaient depuis des millénaires les Grands Maîtres de l'Inde : Le principe dont tous les êtres naissent, dont ils vivent une fois nés, où ils rentrent quand ils meurent, tu dois chercher à le connaître : c'est Brahman⁹. Quiconque se voit dans les êtres et vit tous les êtres en lui devient Un avec Brahman Suprême. Le Brahman Suprême, l'âme de tout, le principe de l'Univers, plus tenu que la chose la plus ténue, l'Être Éternel, tu l'es, tu l'es, tu l'es ! »

Et voici comment Ida Rabinovitch¹⁰ commente ce passage : « Ce Brahman Hindou est bien, sans aucun doute, cet immense tissu de l'Univers qui, bien qu'invisible, nous constitue nous-mêmes ! L'Énergie des Mondes ! Et si nos physiciens nous apprennent que l'énergie est toujours faite d'ondes vibrantes (ou particules) et si nous-mêmes sommes faits des mêmes particules (ou

⁸ Fridjof Capra, *Le Tao et la physique*, éd. Sand.

⁹ Note de l'auteur : « Remarquons ici que Brahman, en tant que réalité ultime extérieure, est identique à Atman, la réalité intérieure. »

¹⁰ Ida Rabinovitch, in 3^e Millénaire, n° 10.

ondes vibrantes), quelle preuve plus convaincante pourrions-nous trouver de l'Unité Universelle? »

Paul Claudel¹¹, de son côté, dans *Religion et Poésie*, nous dit « que les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles, car toutes ensemble elles constituent l'Univers de Dieu ».

Commentant cette pensée, Sadayo Satomi¹², religieuse catholique de nationalité japonaise, écrit dans la préface de son étude consacrée au symbolisme de la Croix chez Paul Claudel : « Autrement dit, la présence de l'invisible enrichit celle de la chose visible et lui donne un sens complémentaire. C'est le monde invisible qui fournit la clé du monde visible et c'est le monde visible, débordant de la puissance intérieure, qui nous suggère l'existence de l'invisible. » Et c'est là aussi que se situe précisément ce « monde marginal » dont parle Henry Corbin, « intermédiaire entre le monde sensible et le monde intelligible ».

Et ce n'est pas un hasard si, pour désigner cette Intelligence Cosmique qui régit l'Univers, la plupart des grandes traditions ont employé le mot « souffle ». Qu'il se traduise par « Nout » (pour les Égyptiens), par « Hamsa » (pour les Brahmanistes), « Ruah » ou « Ruach » (pour les Israélites), « Spiritus Sanctæ » (pour les Chrétiens), ou par « Qi » (dans la philosophie chinoise), ce mot garde universellement le sens d'un principe divin. Tous ces entités d'ordre spirituel n'étant que le rappel de l'existence d'une même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie, d'une même Force Miraculeuse¹³, imperceptible par nos sens, incompréhensible pour notre concept, mais qui est à la fois contenue dans Tout et contenant Tout et dont on peut dire qu'elle n'est autre que « la Réalité telle qu'elle est ».

N.B. : Hamsa, qui représente un cygne couvrant l'Œuf Cosmique, est en réalité un « souffle ».

Ruah, l'Esprit-Dieu, qui couve sur les eaux primordiales de la Genèse, est le « souffle ».

Il faut d'autre part remarquer que *pneuma* en grec signifie à la fois souffle et esprit, et que le lien sémantique entre ces deux mots se retrouve en latin où « spiritus » (esprit) signifie d'abord « respiration » (*spirare* : respirer).

¹¹ Paul Claudel, *Religion et poésie*, œuvres en prose, la Pléiade, 1965.

¹² Sadayo Satomi, *Le signe de la croix chez Paul Claudel, Étude d'un symbole*, éd. Librairie, éditions France Tosho, Tokyo, 1982.

De même que *Er-Ruh* qui, dans le langage musulman, signifie « esprit » a pour sens premier « souffle ».

Ch'i en chinois signifie « gaz » ou « éther ». Mais, dans l'ancienne Chine, ce mot était employé pour désigner le souffle vital ou l'énergie animant le cosmos. Et n'oublions pas que l'acupuncture n'a d'autre but que de stimuler le flux du « *ch'i* » à travers les canaux du corps humain, ces canaux étant en quelque sorte les « sentiers du *ch'i* ».

CONCLUSION

Si je n'ai, pour ma part, jamais cessé tout au long de mes recherches, d'être habitée par l'idée que l'Univers s'articule autour d'une même structure absolue, je reste encore aujourd'hui tout à fait incapable de donner une explication quant à la raison pour laquelle la grille de ma composition a pu être construite à partir de telle ou telle donnée, plutôt qu'à partir de telle ou telle autre, mais j'en appelle à l'opinion de tous ceux qui veulent bien partager l'idée qu'il existe une Conscience Cosmique qui gratifie ceux qui savent – ou peuvent – se mettre à son écoute, d'un don particulier de vision. « *Quand le concept d'esprit humain est compris comme étant un mode de conscience dans lequel l'individu se sent lié au cosmos tout entier, nous dit encore Fritjof Capra, il devient clair que la conscience écologique est véritablement d'ordre spirituel.* »

En fait, l'idée d'un individu lié au cosmos est exprimée par la racine latine du mot « religion » – qui est *religare* (relier fortement) – et aussi par le mot sanscrit « yoga », signifiant Union. Il n'est donc pas surprenant que la nouvelle vision de la Réalité soit en accord avec beaucoup d'idées des traditions mystiques. L'esprit et la vie sont tous les deux les manifestations du même ensemble de propriétés systémiques, un ensemble de processus qui représente la dynamique de l'auto-organisation.

Mais n'est-ce pas précisément au sein même de cette auto-organisation, de cette auto-génération d'un seul et même module, le CERCLE, que se trouve le secret de l'Harmonie des Sphères, Harmonie qui détient en elle tout LE MYSTÈRE DIVIN ?

¹³ D'où le nom de « Tout-Puissant » que l'on donne parfois à Dieu, omnipotent, omniprésent et éternel.

Je voudrais dire, et ceci en matière de conclusion, que le résultat des travaux que j'ai essayé d'exposer a fait naître en moi la conviction que « l'Ineffable » (et c'est sciemment que j'emploie ce terme plutôt que celui de Dieu, que certaines religions ont trop souvent anthropomorphisé) ne saurait se revêtir d'aucune forme perceptible, qu'elle soit humaine ou autre...

La véritable nature de cet Ineffable, sans commencement ni fin, invisible et pourtant universellement omniprésent, ne peut être que ce Vide Originel et Virginal, là, où tel qu'en Lui-Même peut s'auto-concevoir l'Esprit, à la fois en tant que « contenant » et « contenu », « réceptacle » et « objet reçu », Essence de toute chose et fécondateur de toute vie.

Et comment ne pas songer à rappeler ici une des paraboles des Upanishads présentée sous la forme d'un dialogue entre Maître et disciple :

- Apporte une figue.
- La voici, Maître !
- Ouvre-la.
- Elle est ouverte, maître.
- Que vois-tu ?
- Des petites graines, Maître.
- Partage-en une.
- Elle est partagée, Maître.
- Qu'y vois-tu ?
- Rien du tout, Maître.

– En vérité, mon ami, c'est de cette essence subtile que tu n'as pu voir, en vérité, c'est de cette essence subtile qu'est sorti le grand arbre. Crois-moi, mon ami, c'est cette essence subtile qui est l'âme de l'univers tout entier. C'est la réalité même. C'est Atman.

– C'est toi-même.

¹⁴ *Chhândogya Upanishad*, VI, 12.

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3^e partie)



Par Denise Bonhomme

*Considérée dans son ensemble,
l'allégorie est une communauté
d'êtres humains fictifs qui évoquent
certaines généralisations et
personnifient certaines réalités.*

La « laisse » de Lucky représente à la fois le Collier et la Corde de Karma-Sutratma. Pozzo sait qu'il ne peut survivre avec toute son engeance sans maintenir strict contrôle de l'objet symbolique, inséparable de sa victime humaine. Lorsque sa stature de divinité douteuse, déjà chancelante au premier acte, décline de plus en plus au deuxième acte ; lorsque la fin de son règne approche et qu'il touche au bout de son rouleau – en anglais « the end of his rope » – il est roué de coups par Vladimir qui le traite de « vermine ». L'espèce humaine est désormais consciente de son identité indépendante des « faux dieux ». « ... À cet endroit, en ce moment », dit Vladimir, « l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non ». Bien que rien d'autre ne semble avoir changé, l'arbre nu du premier acte s'est couvert de feuilles. Ces feuilles « parlent toutes en même temps » et pourtant « chacune à part soi ». « Elles chuchotent », « elles murmurent », « ça fait comme un bruit de plumes ». Ces plumes ont écrit certains livres pour transmettre leur message secret et sacré. Ce sont les plumes des « grands littérateurs qui n'ont jamais fait qu'une seule œuvre ». Comme Pangloss et comme la vérité cadavérique mais inviolable des Chapitres XI et XII de *Candide*, l'arbre de science véritable, qui semblait mort, a recouvré la vie. La longue attente de l'humanité n'aura pas été vaine. La Vérité longuement mutilée et défigurée par une tradition religieuse viciée est à la portée de ceux qui sont capables de la voir et de mettre ses enseignements en pratique. Godot est cette Vérité :

« ESTRAGON – Tout ça c'est des mensonges ! (Il prend le garçon par le bras, le secoue.) Dis-nous la vérité !

GARÇON (tremblant) – Mais c'est la vérité, Monsieur. »

« Lucky » est la portion de l'humanité brimée et exploitée depuis des siècles par « Pozzo ». Bien qu'il semble incapable de reconnaître les êtres qui ont

Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (3^e partie)

pitié de lui (c'est-à-dire les « Sauveurs »), bien qu'il soit abruti par la souffrance, sa mémoire n'est pas totalement détruite. Sa réponse étrange lorsqu'il est sommé de penser et de parler peut se comparer à une bouillie sans saveur ou consistance. Pourtant, au beau milieu de cette incohérence, parmi ces détrités de jargons plus ou moins officiels, parmi les divers sous-produits verbeux de l'expérience, certains éléments dignes d'intérêt surnagent.

La réponse de Lucky commence par évoquer un « Dieu personnel... à barbe blanche » qui a les traits du Dieu de l'Ancien Testament et manque de compassion pour ses créatures laissant à dessein l'humanité souffrante dans les ténèbres de l'ignorance, « on ne sait pourquoi ». Grâce à sa situation d'esclave de « Pozzo » Lucky en sait quelque chose. La perspective d'un incendie gigantesque est mentionnée : il se peut que « feux et flammes » mettent « à la fin le feu aux poudres », portant « l'enfer jusqu'aux nues ». Il y a là une référence évidente à l'arme principale de « Pozzo » : la terreur inspirée en son nom par l'enfer chrétien. Il peut aussi être question d'un événement culturel à répercussions multiples et profondes tel qu'un lever de voiles de nombreuses œuvres littéraires. Il peut s'agir de la hantise d'une catastrophe nucléaire toujours possible. La « divagation » de Lucky se poursuit par une mini-conférence sur le rapetissement progressif de la stature humaine. Et cela malgré les merveilleux « progrès de l'alimentation et de l'élimination des déchets » et malgré les miracles époustouflants du culte sportif. Lucky semble se rappeler certains passages de la Bible et les enseignements – très antérieurs à la Bible – de la Doctrine Secrète. D'après ces traditions, l'humanité présente a des géants pour ancêtres (56). Lucky a donc retenu un vestige de connaissance évolutionnaire. Autre vestige de connaissance – poétique celui-là – : les pierres « si bleues si calmes » qui rappellent Verlaine... et peuvent évoquer les « pierres » ou interprètes littéraires de la Doctrine Secrète. Pourquoi ces « pierres » restent-elles « si calmes » ? Godot, alias Vérité, ne les a pas encore « réveillées » pour aider l'humanité à se sauver elle-même. Voltaire n'est pas oublié. Le chiffre de « deux doigts cent grammes » qui accompagne son nom peut être une suggestion du nombre 220 qui semble désigner ésotériquement le nombre d'années du procès ou jugement de l'œuvre de Voltaire jusque-là insuffisamment comprise. Un tel événement pourrait très bien « mettre le feu aux poudres » de l'établissement judéo-chrétien dominé par le « Dieu personnel à barbe blanche » et par ses divers représentants tels que « Pozzo ».

En somme, il est concevable que Lucky finisse par se libérer. Comme le constate Pozzo lui-même au début du deuxième Acte, « *il peut se déchaîner d'un instant à l'autre* ». Le verbe « se déchaîner » qui peut se traduire au sens figuré par les mots « devenir fou », a ici la valeur littérale de « briser ses chaînes ». C'est pourquoi Pozzo est sur le point de vendre l'esclave devenu dangereux. Comme tout tyran jéhovique qui se respecte, il désire être aimé de ses victimes et admiré par le grand public pour sa mansuétude. Il présente donc son projet de vente comme un effet de sa bonté. En quoi il illustre parfaitement le mode d'opération des Charités Calculées de tous les temps et de tous les lieux.

De même que le COLLIER des Destinées de Vigny, le Collier et la Corde de Lucky peuvent illuminer le sombre texte dans lequel ils se trouvent. La réponse aux éternelles questions de l'humanité réside dans leur signification : Karma-Sutratma. En somme, il est de plus en plus probable que Lucky finira par « *se déchaîner d'un instant à l'autre* ». Le murmure ou « *bruit de feuilles* » qu'est la littérature ésotérique y sera pour quelque chose.

L'humanité représentée par Vladimir et Estragon est plongée dans l'ignorance et dans le désespoir. La fondation soi-disant « spirituelle » de la culture ambiante ne produit que doute et dépression. Les deux compères notent que les quatre évangélistes ne sont pas tous d'accord les uns avec les autres. Jésus n'est pas oublié mais semble inaccessible. L'idée de suicide ne manque pas d'attraits. Il arrive aux deux personnages allégoriques de se repentir d'être nés. L'équation sous-entendue : vie = péché, condamne le mythe du péché originel, fardeau énorme et insensé dont les puissances jéhoviques accablent l'espèce humaine afin de la manipuler et de la subjuguier. C'est là le « *mensonge pestilentiel* » que dénonce Ibsen dans *L'Ennemi du peuple*, dogme de culpabilité innée et inéluctable sur lequel les puissances jéhoviques – ouvertement politiques et autres – basent leurs systèmes de tyrannie. Il n'y a guère de limites aux pilules amères qui peuvent être avalées si le miasme du péché originel peut être intégré dans les esprits. Moins cette présence est consciente, plus elle est efficace. L'instinct de conservation lui-même peut être jugé coupable. La cruelle invention du péché originel est symbolisée par la valise remplie de sable que porte « Lucky » sous la menace constante du fouet. Elle est soutenue et aggravée par la prestidigitation théologique de fausse rédemption. C'est ainsi que l'on

peut transférer la responsabilité de tous les maux de la terre sur des innocents – pour les faire payer chèrement. Ce dispositif prend de nos jours la forme de rectitude ou « correction politique » – démarche initialement légitime et bienfaisante mais vite « piratée » et pervertie par ce qu'il y a de plus perfide sur Terre.

L'attente de « Godot » est l'attente du salut. S'il vient « *nous sommes sauvés* ». Ce thème de salut de l'humanité en danger qui espère un Sauveur se trouve déjà dans *Zadig* et dans *L'Ingénu* de Voltaire. Comme il est noté plus haut, dans ce dernier roman, le « *Grand Sacrifice* » de réincarnation volontaire consenti par Saint-Yves a pour but de libérer « *l'Humanité Souffrante* » allégorisée par Hercule, amant de Saint-Yves-Vérité. Dans la *Recherche du temps perdu*, l'allégorie salutaire du Poisson-DAG prend la forme d'une « *maquerelle en voyage* ». Dans l'œuvre de Samuel Beckett, le symbole du Sauveur prend la forme de l'arbre dont le « murmure » ésotérique finira peut-être par être véritablement entendu c'est-à-dire perçu et compris par les multitudes.

L'aspect scientifique et technologique du baobab est un élément important du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. L'auteur supplie ses lecteurs de réfléchir sur le potentiel périlleux de l'arbre de Science :

« ... Le danger des baobabs est si peu connu, et les risques courus par celui qui s'égarerait dans un astéroïde sont si considérables, que, pour une fois, je fais exception à ma réserve. Je dis : Enfants ! Faites attention aux baobabs ! C'est pour avertir mes amis d'un danger qu'ils frôlaient depuis longtemps, comme moi-même, sans le connaître, que j'ai tant travaillé ce dessin-là... Quand j'ai dessiné les baobabs, j'ai été animé par le sentiment de l'urgence » (Ch. V).

Le danger posé par les « baobabs » est évident. S'ils proviennent de certaines « *graines terribles* », c'est-à-dire du Mal, et s'ils ne sont pas contrôlés, il peuvent faire éclater la planète. L'arbre de Science et de Technologie non guidées par l'Éthique peut causer la destruction de l'espèce humaine. Il s'agit ici de l'énergie atomique, sujet sur lequel Saint-Exupéry ne manquait pas de connaissance. D'après la biographie de Stacy Shiff, lors d'un séjour au Vermont, en 1939, au cours d'une promenade en auto avec des amis, Saint Exupéry « *passa le temps de l'excursion à signaler le progrès qui avait été fait sur le front atomique, décrivant la fission nucléaire en vifs détails. Au milieu de*

sa conférence, de manière plutôt bizarre, l'aurore boréale clignotait en parcourant le ciel » (57).

L'arbre est également un symbole de Vie. L'accroissement effréné de la population humaine tend à créer des conflits qui détournent l'attention des masses nécessiteuses de la source véritable de leur dénuement. D'où l'obsession des religions majeures de faire obstacle à tout prix au contrôle des naissances. Il s'agit, comme toujours, de « *diviser pour régner* » et, ce faisant, de cultiver la pire misère pour l'exploiter et en inonder les nations où la majorité des citoyens a l'audace de penser et de vivre librement. Les conflits ainsi provoqués risquent de produire des désastres de toutes sortes y compris des désastres nucléaires. Saint-Exupéry souligne le danger posé par certaines migrations quand il évoque la menace proférée jadis par un chef maure dont les semblables assassinaient les prisonniers « *par mépris encore plus que par haine* ».

« *Combien d'entre eux m'ont répété, ayant dressé sur pied de guerre une armée de trois cents fusils : Vous avez de la chance, en France, d'être à plus de cent jours de marche...* » (Terre des hommes, Ch.IV).

Que dirait-il aujourd'hui ?

L'arbre est aussi le symbole des religions du monde entier. L'Ancienne Science-Religion qui était jadis la religion universelle se voit maintenant affublée de multiples branches – pour la plupart déformées, mutilées et malades. Là encore, il y a de quoi « *mettre le feu aux poudres* ». Nulle démonstration n'est requise en l'An 2006 de notre ère (An 1384 de l'hégire).

L'imminence du danger est confirmée au Chapitre XXIV par une aquarelle significative. Les personnes ou collectivités qui ne voient pas le puits inconnu, perdu dans le « désert », les personnes ou collectivités qui dédaignent ou négligent de « boire » son offrande salutaire sont sur la voie de la destruction. La catastrophe les attend au gouffre tout proche.

Le puits magique comporte une poulie ou roue – symbole de *Karma* – et une corde, symbole de *Sutratma*. Tout est prêt. Il est temps de lever de nombreux voiles. Le pilote et le petit prince « réveillent » le puits. « *C'est étrange,*

dis-je au petit prince, tout est prêt : la poulie, le seau et la corde... Il rit, touche la corde, fit jouer la poulie. Et la poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi. Tu entends, dit le petit prince, nous réveillons ce puits et il chante... » (Ch. XXV).

L'évocation du souffle ou « vent » qui « *a longtemps dormi* » est celle de *Pneuma*, l'esprit (58) longtemps réprimé et délibérément égaré sur de fausses pistes spirituelles. Le puits de science est preuve que le désert spirituel apparent du monde occidental n'est pas totalement aride. « *Il cache un puits quelque part.* » Le « puits » où l'on peut voir trembler le soleil est un miroir d'étoiles. À l'encontre des religions sanglantes dont l'espèce humaine est affligée, ces étoiles-là « *savent rire* ». Ce sont de joyeuses lumières libératrices.

C'est pourquoi le gros monsieur rouge du Chapitre XIII – homme cramoisi qui ressemble à un champignon – passe sa vie à essayer d'accaparer les étoiles en les comptant et en les mettant sous clef. Ce personnage ennemi de toutes lumières n'est autre que l'homologue de « Pozzo » à qui il ressemble beaucoup. Le feu de la pipe de Pozzo est éteint. La cigarette du gros businessman est éteinte elle aussi. « *Pas le temps de la rallumer.* » Les feux ou foudres du même vice-Dieu – soit cramoisi soit barbu – ne font plus guère peur à personne. Les deux représentants de la même tyrannie sentent que la fin de leur règne approche. Il dure depuis l'époque à laquelle « le businessman » défendit à ses créatures de contempler le soleil et les étoiles de peur qu'elles ne l'adorent au lieu de l'adorer lui-même (59). C'est pourquoi le petit prince qui juge rarement les personnes qu'il rencontre condamne sans hésitation le gros monsieur rouge. Il n'est « *pas utile aux étoiles* » ! Ce qui est peu dire !

L'allégorie opposée au gros monsieur obscurantiste est celle du vieux roi bizarre dont il est question au Chapitre X. Le monarque qui semble ne régner sur rien se proclame absolu :

« *Car le roi tenait absolument à ce que son autorité fut respectée. C'était un monarque absolu. Mais comme il était très bon, il ne donnait que des ordres raisonnables.* »

(56) The Secret Doctrine, p. 9, Vol. II.

(57) Saint-Exupéry, A Biography, pp.319-20.

(58) The Secret Doctrine, p. 96, Vol. I.

(59) Deuteronomy, 4.19.



Yves-Fred Boisset a lu pour vous

Peu de livres reçus en cette période de vacances. Il en est ainsi chaque année. Mais, ceux qui sont quand même arrivés jusqu'à nous nous ont semblé assez intéressants pour justifier une rubrique en ce numéro estival. D'abord trois romans dans lesquels le mystère côtoie le fantastique.



Manuel Ruiz, romancier spécialiste de l'ésotérisme, qui a publié il y a quelque temps *La Société Secrète*, publie une suite à ce premier roman en ouvrant *Le dossier du Bateleur*¹. Bien sûr, on ne relate pas un roman ; ce serait prendre le risque d'en dévoiler la chute et de priver les futurs lecteurs de leur plaisir. La seule chose que je m'autorise à écrire, c'est que Manuel Ruiz est un romancier de talent qui a un art consommé du suspense et que la connaissance qu'il a acquise des milieux ésotériques donne crédibilité à ses

écrits dans lesquels rien n'est laissé au hasard. Attendons avec impatience les futurs romans de Manuel Ruiz et, en attendant, dégustons avec passion celui-ci qui nous entraîne dans un monde particulier où rien ne se passe comme ailleurs.

Jean-Marie Fraise, fidèle parmi les fidèles de notre revue, a préfacé la réédition d'un roman d'espionnage publié initialement en 1933 et republié cette année par les soins de Teddy Legrand sous le titre évocateur : *Les sept têtes du dragon vert*². « Ce Teddy Legrand apparaît comme le continuateur de l'œuvre de Charles Lucieto, lui-même auteur d'une série de romans d'espionnage regroupés sous le titre d'ensemble *La Guerre des cerveaux*. « Comme lui, Teddy Legrand joue la confusion entre fiction littéraire et document, entre autobiographie et révélation », écrit en sa préface Jean-Marie Fraise.



¹ Manuel Ruiz, *Le dossier du Bateleur*, éd. Ixcéa, mars 2007, 216 pages, 16 €.

² Teddy Legrand, *Les sept têtes du dragon vert*, éd. MCOR, 2^e trimestre 2007, 250 pages, 27 €.

Dans ce roman, on rencontre d'une part certains personnages ayant frayed avec le monde du renseignement durant la Première Guerre mondiale et, d'autre part, des spiritualistes célèbres, tels Papus, M. Philippe, Sédir ou encore Gurdjieff ou Steiner.



C'est à un poète, conteur, chanteur, musicien et auteur que nous devons le troisième des romans fantastiques parus récemment. Patrick Fischmann nous invite à découvrir un groupe de chercheurs qui se retrouve au pôle Nord au début du 21^e siècle, c'est-à-dire maintenant. Nous allons donc vivre avec eux *Les treize jours de l'aube*³ durant lesquels le rationnel et l'irrationnel jouent à cache-cache. « Je n'ai pas les compétences scientifiques ou religieuses pour témoigner des mystères de ces

jours troublés. Je doute même d'avoir une idée claire de ce qui est rationnel ou pas, juste le sentiment d'apercevoir de la lumière, de me souvenir parfois d'un sein : on ne fait qu'habiller un rêve d'une ou deux raisons d'ivresse et de lucidité », avoue l'auteur. Et cet aveu liminaire en guise de courte préface nous incite, dès que nous franchissons l'entrée du livre, à nous laisser porter vers un rêve lumineux.

Changeons de rayon et faisons un petit tour vers la franc-maçonnerie. Nous découvrons également *Le Grand manuel de la franc-maçonnerie*⁴ republié sous la direction de Geoffroy d'A. selon un ouvrage d'André Tessier paru en 1883.

Jean Moreau est un humaniste dans l'acception la plus parfaite de ce qualificatif trop souvent galvaudé et dont la charge réelle s'est diluée au fil des temps. Franc-maçon, professeur émérite et écrivain, Jean Moreau a mis son intelligence et son cœur au service des justes en leur apportant toute l'aide dont ils ont grand besoin. Et, pour ses frères maçons, il est un guide qui se veut modeste et qui



³ Patrick Fischmann, *Les treize jours de l'aube*, éd. du Cavalier Vert, avril 2007, 260 pages, 15 €.

⁴ Geoffroy d'A, *Le grand manuel de la franc-maçonnerie*, éd. Initiatis, juin 2007, 592 pages, 45 €.

Les livres



ne recherche ni les honneurs ni les titres. Défenseur et illustrateur de ce qu'il appelle La foi maçonnique, il expose dans un livre au titre à la foi énigmatique et prometteur *Le pari de la fraternité*⁵, ses conceptions de la fraternité maçonnique qui doit s'étendre à tous les hommes. Pour lui, cette fraternité est fondée sur des techniques qui découlent des rituels, des mots et des gestes usités dans l'Ordre. « *Toutes ces techniques, écrit-il, ont pour but à la fois d'apprendre à rencontrer l'autre et à habiter humainement le village planétaire* ».



Le ternaire « corps-âme-esprit » est bien connu de tous ceux qui s'intéressent à la spiritualité, qu'ils soient adeptes ou non d'une religion donnée. Jérôme Rousse-Lacordaire, dominicain, professeur et spécialiste des rapports qui existent entre ésotérisme et christianisme, nous aide en l'essai qui porte justement le titre de *Corps-âme-esprit*⁶ et le sous-titre de « Choisir la guérison » à mieux comprendre la distinction qu'il y a lieu de faire entre ces trois termes en demandant « *aux diffé-*

rentes traditions spirituelles de notre pays de nous transmettre la connaissance de ce ternaire qu'elles ont eu en héritage et qui permet à l'homme de se relier et ainsi de guérir ».

Les revues

Les numéros 427 (4^e trimestre 2006), 428 (1^{er} trimestre 2007) et 429 (2^e trimestre 2007) de la revue *ATLANTIS*⁷ sont, comme leurs prédécesseurs et comme nous le souhaitons vivement, leurs successeurs, toujours pleins d'informations sur les découvertes archéologiques. Mais, le lecteur y trouve aussi de nombreux documents et articles sur des thèmes éclectiques qui traitent aussi bien « des connaissances scientifiques et spirituelles des Celtes », du conte « d'Aladdin et la lampe merveilleuse », de « la parité homme-femme » et de mille choses encore. Ces thèmes sont servis par des plumes exercées et talentueuses.

⁵ Jean Moreau, *Le pari de la fraternité, méthode ou réalité*, éd. Détrad avS, mai 2005, 96 pages, 9,50 €.

⁶ Jérôme Rousse-Lacordaire, *Corps - âme - esprit par un catholique*, éd. Le Mercure Dauphinois, juin 2007, 176 pages, 14 €.

⁷ Atlantis, 30, rue de la Marseillaise 94300 Vincennes.

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2007

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2007)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2007

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Commune.....
Date ___/___/200__ Signature.....

Tarifs 2007

France, pli fermé	30 euros
France, pli ouvert	27 euros
U. E. - DOMTOM	35 euros
Étranger (par avion)	42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..	à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.
Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 30 septembre 2007

1953 - 1 - 4 - 6	1954 - 1 - 2	1955 - 2 - 3
1956 - 1 - 3/4	1957 - 1 - 3/4	1958 - 1
1959 - 1/2	1960 - 1 - 2 - 3 - 4	1961 - 1 - 3 - 4
1962 - 1 - 2 - 4	1963 - 1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 3 - 4
1965 - 1 - 2 - 4	1966 - 2 - 3 - 4	1967 - 2 - 3/4
1968 - 1 - 2 - 3 - 4	1970 - 1 - 2	1971 - 3
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 1 - 2 - 3 - 4	1974 - 1 - 4
1975 - 1 - 2 - 3	1976 - 1 - 2 - 3 - 4	1977 - 1 - 2 - 3 - 4
1978 - 4	1979 - 1 - 2 - 3 - 4	1980 - 3
1981 - 1 - 2 - 3 - 4	1982 - 1 - 2 - 3 - 4	1983 - 1 - 3
1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2 - 3	1986 - 1 - 2 - 3
1987 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 4	1989 - 1 - 3 - 4
1990 - 2 - 4	1991 - 1 - 2 - 3	1992 - 2 - 3 - 4
1993 - 2 - 4	1996 - 2	1997 - 1 - 3 - 4
1998 - 4	2000 - 2 - 3	2001 - 2 - 3
2002 - 2 - 3 - 4	2003 - 3 - 4	2004 - 2 - 3
2005 - 2 - 3 - 4	2006 - 1 - 2 - 3 - 4	2007 - 1 - 2

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)
A partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,
il est possible d'obtenir des photocopies
au même prix et dans les mêmes conditions.

Les numéros photocopiés figurent en italique dans le tableau ci-dessus.

SOMMAIRES 2006

N° 1 – Éditorial – Au revoir, Jacqueline, par Y.F. Boisset – Une étoile disparaît, par Michel Léger – La Pierre, poème de MF Turpaud dédié à Jacqueline Encausse – Les visiteurs de François, conte de Jacqueline Encausse – Conférence ésotérique de M. le docteur Papus (1^{re} partie) – Le Crocodile et les chants de Maldoror, par Patrick Négrier – Gérard de Nerval, l'éternel féminin, par Dominique Dubois – Le Temple, par *** – Le Cierge, poème de Carl Christaki de Germain – Les Ténèbres, conte soufi – Côté cour, côté jardin (troisième et dernière partie), par Arthur Brunier-Coulin – Les livres et les revues – Photos des obsèques de Jacqueline Encausse.

N° 2 – Éditorial en hommage à Robert Amadou, par Y.F. Boisset – Robert Amadou, par Michel Léger – Robert Amadou, par Serge Caillet – À propos d'une soutane, par Robert Amadou – Information concernant l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Cohen de l'Univers – Raspoutine en appel, par Robert Amadou – La parapsychologie et la Bible, par Patrick Négrier – Malkuth, par Christine Tournier – Le manichéisme, par Morgan Vasoni – Conférence ésotérique, par M. le docteur Papus (2^e partie) – Les livres et les revues.

N° 3 – Éditorial – Lumière, initiation et accoutumance, par Marc Bariteau – Éléments de réflexion sur un martiniste oublié, le docteur Octave Béliard (1876-1951), par Dominique Dubois – Charité chrétienne et compassion bouddhique, par Jean-William Vartot – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (1^{re} partie) par Denise Bonhomme – Wakanamy, les sœurs de la lune, par Lucia-Mary Berthelin – Les sept lois de l'univers, par Dolorès Saraluce – Conférence ésotérique, par le docteur Papus (3^e et dernière partie) – Les livres et les revues.

N° 4 – Éditorial – Cinq grandes figures de la Tradition à travers leur vie et leur œuvre : Jacob Boehme, essai sur une gravure tirée de son œuvre, par Méhiel (1^{re} partie), Martinez de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz, Louis-Claude de Saint-Martin et Papus – Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (2^e partie), par Denise Bonhomme – Les livres et les revues – Sur la tombe de Papus.

INFORMATIONS

« LES AMIS DE LA MAÏEUTIQUE » vous proposent
une conférence exceptionnelle de JEAN HAAB sur le thème suivant :

LE TAROT PHILOSOPHIQUE
À la recherche de la Parole Perdue

mercredi 24 octobre 2007 à 19 h 30 très précises
FORUM 104, 104 rue de Vaugirard 75006 Paris.

Afin de respecter au mieux le sujet qui sera abordé et en raison
des contraintes d'horaires, la conférence commencera strictement à l'heure.
Elle sera précédée de la vente et de la dédicace des ouvrages du conférencier,
dès 19 heures. Frais d'entrée : 7 €.

Le dimanche 21 octobre, à 10 heures très précises, nous nous réunirons
au cimetière du Père-Lachaise (entrée Gambetta) pour nous recueillir
sur la tombe de Papus et de Philippe et Jacqueline Encausse.

Puis, un déjeuner fraternel nous rassemblera à 12 heures 30,
dans les salons de la Mutualité, 24 rue Saint-Victor Paris 5^e.

Renseignements et inscriptions auprès de Maria et Emilio Lorenzo,
OM, 5/7 rue de la Chapelle 75018 Paris.

« LE GERME »

vous propose des conférences tous les premiers mercredis de chaque mois,
à 19 heures 30, à la « Maison des Associations », 2 bis rue du Château
92200 Neuilly-sur-Seine (M^o Pont de Neuilly), contact : 06 89 35 85 59.

Les thèmes des conférences pourront être consultés sur nos sites :
www.initiation.fr et www.yvesfred.com